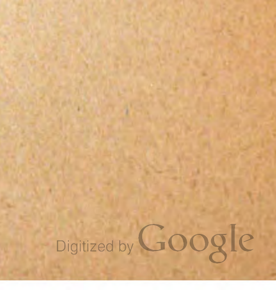

UC-NRLF
B 4 459 003



LE

ROMAN D'ARLES

LE ROMAN D'ARLES

TEXTE PROVENÇAL

Publié en entier pour la première fois, d'après le manuscrit

DE M. PAUL ARBAUD

AVEC

INTRODUCTION, NOTES ET APPENDICE

PAR

CAMILLE CHABANEAU

Correspondant de l'Institut



PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

25, QUAI VOLTAIRE, 25

1889

A

MONSIEUR PAUL ARBAUD

TÉMOIGNAGE DE GRATITUDE

INTRODUCTION

Le ms. de M. Paul Arbaud, d'où est tirée la singulière composition qu'on va lire, et qui nous a déjà fourni la *Vie de sainte Madeleine*, publiée au t. XXV de la *Revue des langues romanes*, est un volume en papier, relié en velours rouge, dont le format, à l'intérieur, est de 224 millim. de haut sur 148 de large. Il comprend dans son état actuel 70 feuillets, numérotés au crayon, d'une écriture récente, plus un, à la fin, non numéroté, qui paraît détaché d'un autre ms.

Quinze à seize feuillets doivent manquer au commencement. En tête sont trois feuillets blancs, ajoutés par le relieur ; entre le premier et le second, une lettre de Raynouard, que je vais transcrire, collée sur onglet. Un autre onglet, non utilisé, précède immédiatement. Vient ensuite, après le troisième feuillet blanc, un autre feuillet non chiffré, existant avant la reliure actuelle, qui contient la table du ms., d'une écriture du XVIIe siècle, et une note au bas, d'une main plus moderne (fin du siècle dernier). Le verso de ce feuillet est en blanc.

LETTRE DE RAYNOUARD [1]

« Paris, le 20 janvier 1831.

» *Le Secrétaire perpétuel hon^re^ de l'Académie* [2]

» Monsieur,

» J'ai l'honneur de vous renvoyer le petit ms. provençal que vous » avez bien voulu me communiquer. Je vous en fais mes remercie» ments et je vous prie de vérifier si, en original ou en copie, vous » avez encore quelque ms. en cet idiome.

» La première des pièces contenues dans le ms. est intitulée, dans » la note qui le précède, le livre d'*Esdras ;* il faut corriger de *Sydrac.* » On trouve au moins deux [3] mss. de cet ouvrage à la bibliothèque

[1] Elle est sur papier in-4°, avec les mots *Institut de France, Académie française,* et la tête de Minerve, imprimés en tête.

[2] Ceci est imprimé, sauf le mot *honoraire,* ajouté à la main au-dessus, en abrégé.

[3] Je ne crois pas qu'il y en ait d'autre, en provençal, que le numéro actuel 1158.

» du roi, de même que de la seconde pièce [1], *Réponses faites par un* » *enfant*, etc.

» Je ne connaissais ni le roman contenant l'*Histoire de la ville* » *d'Arles*, lequel remonte à la création du monde, ni la *Vie de la* » *Marie Magdelaine*. J'ai trouvé dans ces deux ouvrages à glaner » quelques mots pour le *Lexique roman* ou *Dictionnaire de la lan-* » *gue des troubadours*, que je me propose de mettre bientôt sous » presse en trois volumes in-4o. J'indiquerai les mots comme tirés » du ms. de votre cabinet [2].

» Je dois vous dire que les copies faites par Bertrand Boisset con- » tiennent des changements ou des omissions de lettres qui défigu- » rent les mots aux yeux des personnes qui n'entendent pas très-bien » la langue, et ces fautes proviennent de la prononciation de l'époque » et du lieu où Boisset écrivait:

e pour *a : avie* pour *avia*, etc.,
s pour *ts* ou *z : das, poirias, enfantares, estares,*
plos pour *plors,*
flos *flors,*
odos *odors*.

» Le petit feuillet détaché appartient à la vie d'un saint qui a vécu » avant saint Trophime, évêque d'Arles [3].

» Le style en est bon; il est à regretter qu'on n'ait pas le ms. en- » tier.

» Je vous prie d'agréer l'expression de ma reconnaissance et l'as- » surance de ma haute considération.

» RAYNOUARD. »

Adresse (sur la lettre même, 4e page ; pas de timbre de la poste) :

A Monsieur
Monsieur de Monmerqué,
Conseiller a la cour royale,
PARIS.

[1] On en connaît trois. Voir *Bulletin de la Société des anciens textes*, I, 71.

[2] Ce qu'il a oublié de faire, bien qu'il cite assez souvent soit la *Vie de sainte Madeleine* (voy. mon édition, p. 57), soit la « Chronique d'Arles », comme il l'appelle. Pour les exemples tirés de ce dernier ouvrage, voir les mots *agotar, amorsar, calenda, gasar, glan, merce, pezada, prodomia, refinar, refrescamen, trabuc, vespa.*

[3] Il appartient à la *Vie de saint Trophime* lui-même.

TABLE

« Roman contenant le livre d'Esdras ecrit par le comandemant du » roy Bocus et transcrit par Bertrand Boisset[1], citoyen de la ville » d'Arles, le 13 juin 1372.

» Reponses faictes par un enfant aux diverses demandes a luy faic- » tes par un seigneur du païs d'orient transcrites le 13 de mars 1373.

» Roman contenant l'histoire ancienne de la ville d'Arles.

» La vie de s[te] Marie Madelaine et sa venue en Provence avec sa » sœur Marthe et les disciples de Jésus Christ.

» Le tout ecrit par ledit Bertrand Boisset le 3 d'aoust 1375. »

Les folios 1-23 sont à deux colonnes par page, les suivants à une seule.

F° 1, en tête, d'une main moderne (XVII[e] siècle ?) : « Commencement du livre d'Esdras par le roy Bocus. » Incipit : « Aysi fenison los capitols del libre de Sidrac losquals comandet lo rey Bocus. Aysi comensa lo libre del rey Bocus loqual fes escrieure de la siensa de Sidrac e mes li nom Libre de Sidrac de totas siensias et setera. » La copie se termine (f° 20 r° *a*), à la fin du chapitre XXXVI, par les mots : « et aquel que ben lo conoyson e son comandament non volon fayre, aquels son duramens tormentatz, si avant lor mort non queron merce e perdon e li prometan que jamays peccat non fassan et aquella promesion atendan[2]. »

[1] « Voir ce qui est dit de ce Boisset dans la bibl. du P. le Long au numéro 15269 de l'anc. édition ; et au t. III, p. 519, n° 38063, où est citée une chronique ou journal de Bertrand Boisset, depuis le 4 juin 1365 jusqu'en 1461, écrite en provençal, ms. in-folio de M. Thomassin de Mazaugues, aujourd'hui à Carpentras, dont parle avec éloge Honoré Bouche aux pages 384, 430, 431, 432, 434 et 435 de son histoire de Provence. Il dit que Bertr. Boisset, citoyen de la ville d'Arles, avoit accompagné le pape Urbain V depuis Avignon jusqu'à Rome, lorsqu'il y alla en 1368. Mais il ne [*suit une ligne, remplie aux trois quarts seulement, que je n'ai pu lire.*] »

[2] Cette version du *Livre de Sidrac* est différente de celle que renferme le ms. 1158 du fonds fr. de la B. N. Au contraire, elle ressemble tellement à la version française contenue dans le ms. n° 49 de l'École de médecine de Montpellier qu'elle paraît, et pourrait bien en effet, n'en être qu'une traduction. Dans ce dernier ms., le *Livre de Sidrac* occupe 168 folios, à deux colonnes par page, et contient, outre l'introduction et la table, 613 chapitres. Le ms.

sion atendan commence une ligne. Vers la fin de cette même ligne, après un blanc, suit immédiatement: « ꟼ (en rouge) *Ayso* (fin de la ligne) *son coblas de Bertran Carbonel.* » Ces coblas [1], écrites comme de la prose, et sans que ni point ni aucun autre signe sépare les vers de chacune d'elles, sont au nombre de 33. Toutes sont déjà connues. Voici les numéros sous lesquels elles ont été publiées dans les *Denkmaeler* de M. Bartsch (pp. 5 et suiv.):

1, 2, 4. 5. 9, 14, 10, 18, 24, 17, 3, 6, 8, 7, 13, 12, 15, 16, 19, 20, 21, 22, 23, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 36.

Après la dernière de ces coblas, dont le dernier vers commence la seconde colonne du verso du folio 23, on lit:

« Finito romancio sit laus et gloria Christo.

» Qui escripsit escribat semper cum domino vivat, &.

» Anno domini millessimo CCC.LXX. secundo, die XIII. mensis junii fuit fenitum istud romanciō ad honorem Dei es (*sic*) mat' ejus // Qua (*sic*) Bertrando .b. escripsit totum et &. »

Et plus bas, d'une encre plus pâle:

« Nasquet Jaumet, filh de Bertran Boysset, l'an de nostra senhor c'om conta .M.CCC.LXXVII. el jorn .v. de desembre e fon son pairin mōsen Honorat, capelan de Sant Trofeme e sa mairina madona Estevena Alba, e fon bategat lo jorn mezeme, que fon disapte [2]. »

Ici finit le folio 23. C'est le dernier qui soit écrit sur deux colonnes.

F^os 24 r°-29 v°. *Réponses faites par un enfant,* etc., ouvrage plus connu sous le titre de *Les dits de l'enfant sage* [3]. Incipit (sans aucun titre): « Un enfant fon apellat apitus fon comandat a .I. archivesque. Et aquel archivesque comandet lo al patriarcha de Jherusalem.... » Fin: « Ar preguem dieu nostre senhor dieu Jesu Crist e la verges santa Maria que nos meta el gaug de paradis, lay on tug li angel son. A dieu plassa. A--m--e--n. »

de M. Arbaud a perdu l'introduction et la table, correspondant aux folios 1-12, plus une colonne, du ms. 149 de Montpellier, ce qui représente environ 15 feuillets, et le copiste, comme on l'a vu, n'a transcrit que les 36 premiers chapitres. Dans le ms. de Montpellier, le 36e chapitre se termine à la fin du fol. 27 r°; celui de M. Arbaud ne contient donc qu'un dixième environ de l'œuvre totale.

[1] Raynouard sans doute ne les avait pas remarquées, non plus que le rédacteur de la table, car ni l'un ni l'autre ne les mentionne.

[2] Cf. les mémoires de Boysset, dans le *Musée d'Arles*, 1876-7, p. 13. Tout concorde, sauf la date, qui là est le 10 mars 1377.

[3] Sur les autres rédactions et mss. provençaux de cet ouvrage, voy. une notice de M. Paul Meyer, dans le *Bulletin de la Société des anciens textes,* I, 71.

Ensuite on lit:

« Anno domini millesimo .ccc.lxx. tercio, die .xiii. mensi marcii fuit fenitum istud romancium ad honorem dei es (*sic*) mat' ejus // qua (*sic*) Bertrando boysseti escripsit totum et &. »

F^{os} 30 r°-50 v°. Le roman que je publie aujourd'hui et sur lequel je vais revenir.

F^{os} 50 v°-69 r°. *Vita beate Marie Magdalene*. Voy. *Revue des langues romanes*, XXVI, 106. La seconde moitié de la dernière page est remplie par une miniature grossière : Deux femmes à tête nimbée ; l'une, à gauche, à genoux, tient des deux mains une petite boîte surmontée d'une croix, qu'elle présente à l'autre ; celle-ci, debout, lui tend la main droite, et de la gauche tient une croix.

F° 69 v°. Dessin à la plume et à l'encre noire, occupant toute la page et représentant une tour environnée de remparts avec force autres tours. En tête, on lit : *Arles lo Blanc ;* un peu plus bas, dans les blancs laissés par le dessin : « Guibaudus (pour *Tibaudus?*) est infra sivitas ista. » Au fond, grossière représentation d'un fleuve, entre les lignes ondulées de laquelle on lit deux fois : « Rodanus. » Ce dessin, comme le suivant, se rapporte évidemment au *Roman d'Arles*.

F° 70 r°. Autre dessin : Cavaliers en marche, lances levées. Deux seulement sont entièrement distincts. On lit sur la cuirasse du premier, qui est tout à fait en tête : « Rolandus », sur celle du second (vers le milieu): « Carolus rex est iste. »

Même folio, verso. Dernier dessin : au-dessous d'un cercle dans lequel sont quelques lettres majuscules, un pape agenouillé, au-dessus duquel volent deux anges, l'un à droite, l'autre à gauche. De chaque côté de la figure on remarque une inscription, et au-dessous un écu : à gauche (de la page), *Urbanus ;* à droite, *papa .v.* L'écu de droite porte les initiales B B, qui sont sans doute celles de Bertran Boisset.

F° 71 (non numéroté). Ce dernier feuillet a été probablement détaché d'un autre ms.; mais il paraît être, comme le reste, de l'écriture de Bertran Boisset[1]. Il renferme les vers 400-457 du poëme sur saint Trophime, dont une copie avait été faite par Bertran Boisset en 1379, copie dont il est très-vraisemblable que le feuillet en question faisait partie. La marge extérieure en a été rognée trop avant, en sorte que le commencement des vers, au verso, manque partout. Mais le recto est à peu près sans lacunes.

[1] Chaque vers n'y occupe qu'une ligne, et la lettre initiale de chacun d'eux est séparée de la suivante par un petit blanc, disposition assez fréquente dans les mss. de nos anciens poëmes, mais qui ne se remarque dans aucune autre partie du ms. de M. Arbaud.

Le poëme qui occupe les folios 30 à 50 du ms. de M. Paul Arbaud, et qui fait l'objet de la présente publication, ne porte aucun titre. Je lui laisse celui de *Roman d'Arles,* sous lequel M. Victor Lieutaud en a publié en 1873 un long fragment, d'après une copie partielle du siècle dernier, qui le lui donne. Ce n'est, d'ailleurs, comme le lecteur s'en apercevra bien vite, qu'un grossier assemblage de pièces d'origine différente et dont les deux premières n'avaient avec la ville d'Arles aucun rapport. Bien que le ms. n'indique aucune division, on y reconnaît sans peine trois parties bien distinctes, qui ont respectivement pour sujet : la première, la légende du bois de la croix ; la seconde, la vengeance du Sauveur ; la troisième, la prise d'Arles [1].

Les originaux étaient en vers ; mais un copiste (je ne sais si c'est le dernier ou un autre) a singulièrement maltraité ces pauvres vers. Au début, il transcrit à peu près exactement, ou du moins il semble s'être proposé de le faire ; mais bientôt, tout en conservant à sa copie sa première apparence, il allonge ou réduit les vers de la façon la plus arbitraire, et les prive souvent de leur rime. Plus loin enfin, à partir de la ligne 374, il cesse de les transcrire comme des vers, je veux dire avec une majuscule en tête, et en consacrant à chacun d'eux une ligne entière. Mais il introduit de place en place une séparation formée de deux traits obliques (//), dans l'intention probable de distinguer chaque vers de ses voisins. Malheureusement, ce signe, si telle a bien été, en effet, l'intention du copiste, a été souvent omis, souvent aussi placé fort mal à propos.

L'ouvrage, si intéressant qu'il soit pour l'histoire littéraire, en raison des renseignements qu'il fournit et des inductions qu'il autorise, a, par lui-même, une valeur trop médiocre pour qu'on se donne la peine d'essayer d'en remettre les vers sur leurs pieds. Aussi me suis-je borné à reproduire tel quel le ms., imprimant comme des vers ce qui y figure ainsi, à longues lignes ce qui y est à longues lignes. Les séparations dont j'ai parlé, et qui sont marquées dans le ms. par un double trait oblique, le seront ici seulement par un blanc.

La *Légende du bois de la Croix* paraît provenir d'emprunts faits à deux poëmes, l'un en vers octosyllabiques, l'autre en alexandrins. Dans la première partie, on ne remarque rien, au moins rien d'essentiel, sauf le début, emprunté à la *Genèse*, qui ne soit déjà dans les rédactions connues de cette belle légende ; mais la seconde offre des particularités qui, à ma connaissance, ne se trouvent pas ailleurs et qui seront signalées dans les notes.

La *Vengeance du Christ* présente aussi, dans cette rédaction, des

[1] Cf. Gaston Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 258.

traits qu ne sont pas dans les autres. Il est manifeste, en outre, que la légende de Tibère s'y confond avec celle de Constantin. On y a aussi mêlé en partie celle de saint Trophime.

Cette partie de notre compilation doit provenir d'un poëme, plutôt peut-être de deux poëmes, en alexandrins, l'un traitant exclusivement de la *Vengeance du Christ,* l'autre de l'origine d'Arles et de l'établissement du christianisme dans cette ville.

Suit un récit qui paraît, en partie du moins, l'extrait, confus et fort abrégé, d'un ou de plusieurs poëmes français[1] de la geste de Guillaume d'Orange, et dans lequel, au milieu d'événements qui ne sont pas racontés ailleurs, tels que la prise et la reprise d'Arles, mais auxquels d'autres ouvrages font çà et là quelques allusions, on reconnaît nombre de traits qu'on peut croire avoir été empruntés, non toutefois sans modifications profondes, à des poëmes connus, tels qu'*Aliscans, Foulque de Candie, Galien, Fierabras*. Je renvoie pour les détails aux notes qui suivent le texte.

On a vu ci-dessus qu'il existe une copie partielle de notre poëme[2], laquelle a été publiée, en 1873, par M. Victor Lieutaud. Cette copie, qui est d'une grande exactitude, sauf quelques erreurs de lecture, commence à *Quant Vespasien et Titus ac conquistat la terra* (ligne 503 de notre édition) et finit à *Ar fon Tibaut ar Arle tornatz* (ligne 635), au milieu d'une phrase interrompue.

De plus, la partie comprise entre les lignes 598 et 864 a été mise en prose provençale, vers 1560, par Jean de Nostredame, qui, jaloux, comme toujours, d'ajouter quelque fausseté au texte qu'il prétend reproduire, fait figurer au commencement et à la fin de son récit un personnage, celui de Tersin, sur lequel notre poëme est absolument muet. Voyez là-dessus mes *Notes sur quelques manuscrits provençaux perdus ou égarés*, p. 85. (*Revue des l. rom.*, XXVIII, 88.)

Au point de vue de la langue, le *Roman d'Arles* donnerait lieu en général aux mêmes observations que la *Vie de sainte Madeleine*. Je

[1] Que ces poëmes fussent français, c'est ce que paraissent prouver des formes telles que *quorosier, bategier, bies* et *pies* (= *pers*), *conjet, Guilhenmes al cornier, mescreant, valants, poure* (*povre*), *pesa a* (= *pieça*), etc., que le lecteur ne manquera pas de remarquer dans cette dernière partie de notre compilation. Mais il est vraisemblable que notre texte n'en dérive pas directement. Il doit avoir pour source immédiate un poëme provençal, déjà traduit ou imité du français, que Boisset ou un copiste antérieur aura mutilé en le transcrivant.

[2] Aix, bibl. Méjanes, dans le ms. connu sous le nom de *Chaos d'Arles*, pp. 153-155. De cet extrait on possède encore deux autres copies qui sont à Arles. Voy. Lieutaud, *lou Rouman d'Arles*, p. 7, n. 2.



me borne en conséquence à renvoyer à celles que j'ai présentées sur le texte de ce dernier poëme, pp. 61-67 de mon édition (*Revue*, XXVI, 109-116.) Quelques remarques particulières trouveront place dans les notes de la présente publication.

LE ROMAN D'ARLES

I

[F° 30 r°] Nostre senhor a sa semblansa
Fes Adam e[l] det benanansa.
Sapias tot paradis li det,
Foras de .j. albre que li vedet.
Tostems am gran delieg visquera,
Ja non morira ni non mudera,
S'il non pasesa lo manda(men)t
Que Dome Dieu li avie dat.
Mas nostra mortal enemig,
Lo diabol, que es mal e trist,
Penset con lo poges tentar
E d'aquel luoc foras gitar.
Amb Azeva premieramens
Sapias parlet musardamens,
E dis li, si creyre lo volie(s),
Tot cant era saber poyria(s).
Tot cant feron Dieus sap ben,
A qui non pot om selar ren.
Car non foron obediens,
Gitet lo[s] foras mantenent.
Adam ni Azeva solamens
Non sofriran ges lo[s] turments,
Que abans nos tug, quez en lus fils,
Anavan per els a perill,
Quant Jesu Crist nostre salvayre
Per so nasquet de verges mayre
Quez el nos tornes ambe se,

Don Adam vergonhos eysi.
[F° 30 v°] Mas si solamens el nasques,
Non cre aras non profiches,
Que non sofrisa pacion.
En la cros justa los layrons
Mori e nos perdonet
E d'infern trastotz nos gitet.
Per que non cre jes que perdon,
Car nos em trastotz malz e felons,
Quar om de mal s'esfosa a far
En veser, en dir et en pensar,
E non pensa con li estara,
D'aquest segle cant n'eysira.
Qujas que tostems estiam
En aquest segle ni vivam?
Non farem veramens, barons,
Qu'enans morem tug, mal e bons.
La fenna fon mot de breu sens
E fes o tot an son talent.
Tant preget Adam qu'el manget
Del pom que Dieus li vedet;
Et cant agron del pom manjat,
Lur cor lur fon tot cambiat.
Azeva si pres az esgardar
Et comenset fort a sospirar,
Car vi lo senhal sobre si
Que femena fon ; non poc mentir ni esdir
Si non ages fag failhizon,
Car Adam fes manjar del pom.
[F° 31 r°] Es Adam pueys si regardet,
Quar vi que Azeva si ploret.
« Fenna, que as ni que farem?
Sapias que nos o comprarem,
Quar avem pasat lo manda(men)t
Que dieus nos avie vedat. »
Adam d'aqui si va partir,
Ves .j. boyson s'en va fugir,
Ez el boyson si rescondet,
De dol qu'el ac cant si penset

Qu'el ac fag tant gran faliment
Ves Dieus, lo payre onnipotent.
« Oy Dieus, payre plen de gran bontat,
Senher, aias mi pietat,
Quar ves vos ay falhit tant fort
Que non puesc far nengun conort. »
Sapias mot fort s'esgaymentet,
Tro que Dieus venc que lo sonet.
Eva trobet mot fort plorant.
« Digas, fenna, on es Adam? »
— « Senher, lay es en sel boyson
On a consirat uey tot jorn. »
— » Adam, Adam! » — « Senher, vet m'aysi.»
— « A parti[r] ti coven de mi;
Tot paradis t'avia donat,
Que fezeses ta voluntat,
Foras d'est albre c'aysi es,
Nol toquesas per nulha res;
Tu as crezut Eva el Satanas,
[F° 31 v°] El mieu as tengut en van;
Non ti vuel damnar en peccat,
Ans vuel que ti sie perdonat,
Quar tu en mangiest e duptiest,
E fes o far Eva el Satanas,
Car dis que, si creyre lo volies,
Tot quant era saber poyrias.
Eva, quar mon amic Adam
As fag far defalhir de tant,
Quar li fesist manjar del frug
Del albre que ieu avie retengut,
Dic te sosmesa estaras
Ad Adam tant cant ja tu vieuras,
Ny totas sellas qu'apres venran
As omes sosmesas seran.
An gran dolor enfantares
Et en greu pena estares.
Piatat vos ay e merse,
Per la pena que sufreres.
Tu, Adam, vieuras amb afan,

Am suzor et an trebal gran.
De paradis te azir,
Quar non m'as volgut obezir.
Quar ieu t'ay fag al mieu semblant,
Donaray ti aquest dom mot gran.
Tot quant es sot lo sel ti don,
Que sias senhor e don(nor).
De tot quant tu mi pregaras
Sapias per sert auzit seras. »
— « Senher, post vostre plazer es
[F° 32 r°] Que da sains vos mi gites,
Das mi que mi dega menar,
Senher, ayla von deg anar. »
Dieus li baylet .j. companhon,
Un angel que li fon guiron.
Dieus de paradis lo gitet;
Quant fon foras, tant si ploret
A Dieus en pres piatat grant,
Cant vi qu'el s'en isi plorant.
« Adam, non plos ni ti maris,
Que enquaras auras paradis. »
En la val de Bergon s'en anet;
Sapias (aqui) lonc temps aqui estet,
Et anc l'angel non lo layset;
Totas sarons l'acompanhet,
Et cant Adam volia ren,
L'angel venie de mantenent,
Demanda li tantost que quer
Ni de aquo que avie plazer.
Ganren agron d'enfans motz bels
E de mascles e de femels.
Quant l'angel los ac ajuzatz:
« Vauc m'en ueymays, pron s'ay estat. »

Cant Adam fon viels, qu'el dec morir,
Va sonar son fil Set e va li dir :
« Fils Set, en paradis vos n'ires,
Et mas pezadas vos sigres,
Que entro paradis van estar,

E plus non lay poyras pasar,
Et aqui t'ajunelharas,
[F° 32 v°] Dieus lo mieu payre pregaras
Qu'el mi trameta per sa bontat
De son oli d'umilitat.
E cant iras per lo camin,
Sovenga ti e renembre ti de mi.
Tant l'a de flos ben odorantz,
Que non t'adormas, de so ay paor gran. »
— « Payre, decha mi von es lo camin
Que puesca drechamens anar a paradis. »
— « Fil, vezes tu aysela peyra gran
Que desclina tant fort ves lo solel colgan?
Ayla t'en vay et aqui es lo camin;
Seges mas pesadas que trobaras aqui. »
Set s'en anet lay von son payre Adam li dis,
Et trobet lo camin d'anar a paradis.
Set s'en anet per .ja. montanha gran
E segui las pezadas de son payre Adam.
Cant fon sus la montada, et esgarda aval e vi .j. gran plan
Qu'en fon meravilhos, tant fon bels e grans.
Ez aval s'en deysendet,
E segui las pesadas de son payre,
E cant el fon aval el esgardet.
Mot i pres gran plazer e sol non si restanquet,
Ben fes son camin lay on anar devia.
Quant aval ves lo rieu venc en la pradaria,
E las erbas del prat tant gran odor rendian
Que las fon(s) de pasar e de tener sa via.
A paradis s'en anet amb esfos,
Mot gran trebal, et el paset.
Tant eron grans las hodos de las herbas
[F° 33 r°] E de las flos dels cams
Que tan gran son li vinia qu'el non podie anar avant,
S'il non si poyses amb espinas,
Per so qu'el s'en anes revelant.
Quant el venc a paradis,
Trobet meravilhas que son mot grans,
Qu'el fon claus de flama de fuoc;

Et anet reduptant
Que non fos paradis ez ac dolor mot grant,
Entro que si penset aquo que li dis son payre Adam,
Que seguis sas pezadas,
Et aqui era paradis que plus non pasava avant.
Set estet for davant paradis apensat
Qu'el non sap von anes areyre o avant,
Mas sovenc li de so que son payre li dis.
Quant fon al cap de sas pezadas, e el
Sonet fort per .ij. ves Cherubin,
Et, cant venc a la tersa ves, ez el li va venir e demandet li :
« Set, que demandas ? que voles ni que queres ? »
— « Mon payre Adam manda a Dieu que li trameta
D'oli de mizericordia
Per la sieua bontat. » E l'angil si parti de Set
Et a Dieus s'en va venir.
A Set va aportar .iij. grans del fru de paradis
E quel[s] mezes en la boca de son payre et tantos el morira.
E cant Set ac los .iij. grans que li baylet l'angel que li trames
Nostre-Senhor,
D'aqui si va partir leu e tost,
E retornet s'en a son payre, si con l'angel li dis.
[**F° 33 v°**] Quant Adam lo vi, comenset li a dir :
« Set, aportas tu ren de so que ieu t'avie dig ? »
— « Payre, vetci que m'a dat Cherubin. »
Adam pres los .iij. grans que Set li aportet ;
Adam conoc los grans que foron del fruc
De l'albre que Dieus li avie devedat.
Set pres los grans, en la boca los mes a son payre Adam,
E tantost can el los ac en la boca, et el mori per mandament [de Dieu.
Set sonet sos frayres e aneron lo sebelir, los .iij. grans
En la boca. E cant venc al cap d'un temp,
De la boca d'Adam .iij. albres van isir,
E l'un si fes mot gran e los .ij. foron mot petits.
Gran tems visqueron, anc nengun non mori dels .iij. albres,
Tro que l'esdelubre de Noe fon pasat el segle fon avengut.
Sieutatz e vilas si bastiron per lo mar
An sauput en lo luoc von jaria Adam

Feron la gent .jª. sieutat mot grant
Quez ac non Jozia, non que nengun saupes que ja aqui jaques
Adam, tro que venc a cap d'un gran tems,
Que .j. reys ac en la sieutat que avie nom Escorie,
Ez avie .j. cavalier que fort crezie en Dieu Jesu Crist.
Una nueg en son sopni Dieus li va demostrar
Aqui on eran aquels .iij. albres, aqui jazia Adam.
Et era prop d'aqui lur escola, on anavon Dieus azorar.
.I. jorn lo rey los .ij. albres me[n]res el fes talhar.
Le cavalier, cant anava a l'escola,
Al pe de l'aubre el venie Dieus orar,
Quant ac agut vezion que en aquel albre serie Dieus
Crucificat. Va o tener lonc temps, tro que .j. cavalier
Lo va al rey acusar. Lo reys fon fort irat
E volc vezer si era veritat.
[F° 34 r°] Un jorn, cant anava a l'escola,
Et el lo va sonar : « Anem nosz en a l'escola,
Per Dieus lausar. » Aquel que l'avie acuzat
Vay dire al rey : « Regiras vos,
Senher, cant vos en seres pasat,
E veyres si es ver so que ieu vos ay contat. »
Lo rey s'en anet a l'escola am totz los cavalies ;
Quant foron prop de l'albre, aquest remas deries :
Aqui va remaner, davant l'albre s'ajunelet,
Et, cant s'en foron tug pasatz, lo rey se regeret
E vi lo denant l'aubre qu'estet ajunelat.
Lo rey sonet sas gens e va lur comandar :
« Barons, prenes aquest e anas l'en menar,
E metes lo en luoc que non s'en puesca anar,
Entro que sian vengut de l'escola Dieus pregar e orar.
E cant serem vengut et dinatz, nos farem
Venir aquels d'esta sieutat, e farem lur saber
Si ayso que aquest fa ves Dieus si li ven per plazer. »
Quant lo rey fon vengut e fon dinatz,
Mandet quere los melhos .iiij. homes de la sieutat,
E va lur aqui dire : « Aquest mieu cavalier ay ieu uey vist
Ajunelat al pe d'un [aubre] que om me a mostrat.
Vejas si es contra Dieu ni que a garanhat. »
Feron venir aquel ez an li demandat :

« Con azoras tu l'aubre ni con ti iest ajunelat ? »
— « Dizes per que mi soy a l'aubre ajunelat ? » — « Hoc. »
— « Quar aqui deu morir lo fil de la deietat per cert,
Per la falha que fes Adam quant manjet
Del pom de l'aubre que Dieus li avie vedat. »
E van sonar lo rey ez an li o contat
So que a dig aquel ; el rey es fort irat.
Va sonar de sos omes, l'aubre va far talhar,
[F° 34 v°] Fes lo gitar en .j[a]. ayga, l'ayga va l'en portar
Prop de Jheruzalem, aqui si va estanquar.
Per sus l'aubre pasavon las gens que otra l'ayga volian pasar.
Mot lonc temp estet aqui,
Tro que uns homs de Jheruzalem venc an sa filha,
E volc otra l'ayga pasar ; cujet si que sa filha
Lo segis per sus l'aubre, c'anc non o fes, que mays
Amet anar per l'ayga que sol l'aubre tocar.
Un jorn lo payre se pres garda e va li demandar : [anar ? »
« Per que non pasas tu per aqui von tu me vezes pasar et
— « Non o vuelha Dieus, senher, que non o deg far. »
— « Per que ? » — « Quar en aquel fust sera lo fil de Dieu cru-
Quant o auzi lo payre, e el fon fort iratz, [cificat. »
Va penre aquel fust, en .j. cros lo va gitar,
On s'agotavan totas las aygas de Jherusalem la sieutat.
E estet aquel fust el cros, que anc non sorgi,
Entro que Dieus fon pres per juzieus e jujat a mort.
Quant los juzieus anavon queren en que lo crusifiqueson,
Paseron sus aqui sus l'ayga, lo fust viron estar,
Aneron lo penre e van l'en portar, per Jesu Crist crucificar ;
E sus en aquel fust lo (va) van crusificar
Et a mort lieurar. E cant fon mort, en enfer
C'en anet per espoliar ; Adam ez Eva pres
Per las mans, deforas los a gitat d'enfern e totz los autres.
Anc .j. non la remas, trastotz am si en paradis los menet.
Pueys al tes jorn ez el resucitet et apazec
Als apostols et als desipols, e pueis el sel s'en pujet.

Ar foron li jurieus trastotz desconsolatz,
Car viron que Dieus fon de mort resusitat,
[F° 35 r°] Que mal non lur en pre(e)nga ; ben o an gazanhat,

Car an lur senhor mort li trachos renegatz.
Adonc estet Pilat am gran conselhament,
Am los malvais juzieus, car tan gran falhiment
An fag ves Dieus li trachos mescreens.
« Pilat, car vos a dat consel....

II

Adonc era Serar en Roma la sieutat ;
En son palais estet tot sols fort apensat.
Venc li .j. cavalier gentil ez a li demandat :
« Senher, que aves ni de que es tant irat ? »
— « Quavalier, non ti meravilhes
S'eu sospire ni planhe ni estauc apensat ;
Ben son pasatz .vij. ans que non vi mon filh Articlam,
Pueis que ieu lo tramis a Frejus en la tore,
Que fis far sus en .j[a]. montanha,
A riba de mar, per so que l'ayre del sel e la fregor del mar
Ausireson las vespas o las en feres anar. »
— « Senher, dis lo cavalier, non vos des pensament.
Si vos voles, non tardara gayre que el n'aura d'aquel mal gariment. »
— « Digas m'o, cavalier, e non sie selat ;
Si mon fil pot garir, tot cant ay vos sie abandonat. »
— « Senher, non vuell aur ni argent,
Mais en Jherusalem mandas vostre prebost a Pilat, que ten pres
Un sans profeta, que Jesus es apelat, que aquel sans home vos mene,
Que aquel lo vos gara de tot mal. »
Sezar sonet sos escudies e va lur comandar :
« En Jherusalem vos n'ires a Pilat recontar quel profeta
Qu'el pres me dega el menar, non remanga per ren
Qu'el non o dega far. » Aras movon e s'en van li escudies
En Jherusalem recontar a Pilat las novelas que li manda Serar.
[F° 35 v°] Quant foron en Jherusalem, (et) ez els van demandar
A las gens de la villa on estava Pons Pilat.
A l'ostal s'en vengron, Pilat an atrobat,
Gentilmens lo saludon ; et el lur a demandat :
« Barons, don es vos autres ni de qual reginat ?
Digas m'o tantost, ren nom sie selat. »

Ac pavor que non fosan de la part de Dieu quez an cruzificat
« Senher, nos em de Roma, de la nobla sieutat. [juzieus.
Lo noble emperador Sezar a vos per nos vos manda,
Per l'amor que vos li tenes, aquel sant profeta que tenes pres lo
—« Sapias, senhos, que trop vos es trigat, [li degas menar.»
O nos nos em trop chochatz, que si foses vengut
.Iij. jorns avans, ieu lo vos agra lieurat.
Mas li juzieus l'an mort e l'an crusificat.
Non lo li puesc menar, don en soy fort irat.
Iray m'en an vos autres en Roma, p(l)us que m'o a mandat. »
Aras si penset Pilat que si fezes selar,
E los donzels de Roma lo van mot esperar,
E cant l'agron trobat, si cujet escusar,
De l'anada de Roma el si cujet gardar;
Mas el tant non sap far qu'els non l'en aion menat ez enferat.
A la sota d'una galeia fortmens l'an liat
Et en Roma menat.

Aras fon Pilat en Roma denant l'enperador.
L'enperador l'aculli e fes li gran honor.
« Pons Pilat, ben sias vengut, lo mieu amic coral,
Ez an joy reseuput. »
Dis Pilat : « Senher, Dieus vos mantenga per la sieua vertut. »
[Fº 36 rº] — « Ar digas nos, amixs, aves mi vos adug
Aquel profeta que ieu vos ay mandat ? »
— « Non, senher, que los juzieus l'avien acuzat e encolp(l)at
Que el obrava a lur festas, ez ayso ez els an proat.
Ieu lo lur ay baylat ez els l'an crusificat. »
Quant o auri l'enperador Sezar, el en fon fort irat,
Sonet lo cavalier gentil ez a li demandat :
« Digas, con o farem ? Aquel profeta es mort, so m'a contat
— « Senher, dis lo cavalier, ez ieu vos o diray : [Pilat. »
Pons Pilat porta la sieua vestimenta, que ieu mot ben o say,
E si vos, senher, aver la podes ni sus vostra fil la metes,
Sapias per sert garitz sera tantost cant el vestida l'aura. »
— « Digas, e con o poyrem far quez el la vuelha despulhar ? »
— « Senher, sabes con vos o fares, e per aytal e vos l'aures ?
Per la sieutat fazes sercar lo plus bel drap que om poyra tro-
Fas l'en far rauba de gran honor, [bar,

Que la porte per la vostra amor, e si el non la vol despular, Pregas l'en qu'el o dega far. » Aychi con lo chavalier o dis Sezar o fes. Aqui mezeis a sos cavalies et a sos escudies a co-[mandat

Qu'els s'en anon per la sieutat e que li degan aportar del plus bel drap qu'els poyran trobar. Aquels senhos s'en son anatz per la sieutat, e van trobar .j. drap que fon meravilhos. Amb els menavon los sartres. A l'enperador Sezar s'en van anar e van li lo drap aportar. E cant el a vist lo drap tan bel, ez el comandet c'om fezes la plus bela rauba que sie en tota esta sieutat. [F° 36 v°] Quan la rauba fon facha, e van la li mostrar; mot bela es la rauba, tot hom la pot portar.

L'emperador la pres, el meteis lan portet en son palays ez en sa cambra la mes; .ij. quavalies sonet; los cavalies vengron e va lur comandar : « Anas mi quere en Pilat que anb el vuelh parlar. » Li cavalies si mogron, ves Pilat van anar. Gentilmens lo saluderon e van lo razonar : « Le noble enperador anbe vos vol parlar. » E Pilat si va moure, anb el[s] s'en va anar. Mot ben lo saludet Sezar, per el si va levar, pres lo per la man, justa se lo fes asetar; pueys sonet sos escudies e va lur comandar : « Non vos partas d'aychi, e veyres que ieu faray. » — « En Pilat, servit lonc temps m'aves, ma terra d'otra mar de Jherusalem gardada, e mot ben la vos es portatz, ez encaras non vos ay de ren guizardonat. Mas aras vos o seres per sert; prenes d'aur e d'argent aytan con vos ja en volres, et aquest bel vestir que vos ay fag far, per amor de mi e vos lo portares. » — « Senher, per Dieu, grans merses. » — « Sapias, dis l'enperayre, per cert aquesta rauba per la mieua amor e vos portares, et aquela que vos portas e vos despulares. » — « Senher, plasa vos que aycho vos non degas voler; pron ay d'aquesta rauba autra. » — « En Pilat, ieu vos prec per l'amor que vos mi tenes, que aquesta rauba e vos vestas ades. » Aras parlet Pilat tot malesiosamens que « si ieu en saupes tant, yeu fora encaras en Jherusalem. » — « Aras vos despulhas, que a far vos aven. » En Pilat si despuelha, don ac dolor mot grant, car li covenc a far, e le cor dolent. Quant el ac despulat lo vestir del profeta Jesus, et el remas plus negre que corp [F° 37 r°] ni que

caüs. L'enperador lo regarda e va lo blastemar mot fort, e dis a sos sargans. « Prenes aquel vilan, anas lo estacar per pes, per mans, que el non puesca moure ni gasar, tro que nos siam vengutz de la forest quasar. » Adonc s'en anet l'enperador en la forest quasar. Pilat s'esperdet, va si dezesperar. Tant si det de la testa a .j. pilar que tota la si va brisar. E cant l'enperador venc de la forest, ez el lo regardet, e vi qu'el si fon mortz, e a (a) sas gens comandet: « Fas l'en tost foras tirasar et a la forca trainar e pendre e ben liar e estacar, que lonc temps i estie per las gens a mostrar, qu'el o a ben gazanhat, que aquest a vendut lo sant profeta als jurieus e per denies donat. » Tantost las gens lo prenon, van lo far tirasar entro al pe de las forquas, e van lo sus tirar. E cant l'agron mes sus, mot fort l'an fag liar, que lonc temps i estes per eysemple mostrar que aquel era Pilat, que avie Dieus vendut e jujat e lieurat als jurieus que l'an cruzificat. Pueys quant aycho fon fag, l'enperador va sonar lo cavalier gentil e va li consel demandar: « Digas mi, cavalier, e con o poyrem nos far? Irem vezer mon fil Articlam? » — «Hoc, senher, anem lo vezitar, e tost e leu, que ben o deven far. » L'enperador moc an gran gent, a Fregus s'en va anar. A la tore s'en vengron on era Arteclam. Tan gran pudor n'isi nul oms non s'i pot estancar. L'enperador fon aqui, lo cavalier va sonar: « Digas, cavalier, aycho con si pot far? Tant gran pudur ieis de lains que non si podem estar. » — « Senher, non ne aias esmac, que non vos qual duptar. Fas mi far en [**F° 37 v°**] maniera que la puesca montar sus en aquella tore, que li puesca mostrar a vostre filh la vestimenta de Dieu, e tantost o fas far. » E cant fon fag, le cavalier s'en montet sus la tore, le vestir va liar sus .j^{a} lansa, pueis lo va demostrar sobre Articlam. El si va regirar, e de la gran clardat qu'el vi si va ajunelhar, e benezis Dieus nostra senhor e fort lo va lausar. Trastotas las vespas tantost s'en van anar. « Senher Dieus Jesus Crist, benezet sias vos e lauzat, que vos m'aves garit e del mal deslieurat. S'ieu vostra mort non venge, ren non me sie perdonat. Pilat vos a vendut als juzieus e per denies donat, e pueys los trachos juzieus vos

a[n] a mort lieurat. Sapias, Jherusalem, vos o comprares car, que per vos destruire en pasaray la mar. » L'enperador l'auzi, entendet lo al parlar, gran gracias en fa a Dieu e va s'ajunelar. Sonet totas sas gens e va lur comandar : « Rompes aquela tore, anas la tost trancar, que mon fil Articlam ay fort auzit parlar. » Cant la tore fon trancada, eisi foras Arteclan, e cant els lo viron, tug s'en van alegrar. Lay on el vi son payre, s'anet ajunelhar.

L'enperador l'esgardet e va li demandar : « E iest tu mon filh Arteclam, que ieu non t'avie vist mais avie de .vij. ans? » — « Senher, oc, que dieus m'a trames .j[a]. gran clardat de la] sieua vestimenta, que m'a tot alumenat ; per que yeu [**F° 38 r°**] vos quere .j. don ; plasa vos qúe sie donat. » — « Bel fils, tot cant tu volras te sia autregat, que puescas far lo pasage per anar otra mar. » — « Plasa vos, senher, que degas ajudar, car ses vostra ajuda ieu non poyrie ren far. » Aras s'en tornet l'enperador e trastota sa(s) gens, et Articlam amb els, son fil, que Vesperiam l'apelet,

el gentil cavalier quel consel li donet. Quant foron en la sieutat de Roma, l'enperador comandet que faren d'Arteclam, dig Vesperiam, tota sa volontat. Aras esteron del pasage a far tro que son filh de Vesperiam, Titus, fon de tal de geregar. E cant fon de tal, e lo mal fon tornat a Vesperiam, car el avie estat del passage a far. Lo senescal don Joan otra mar va mandar per quere medesina que lo pogesa far sanar. Sel adus .j[a]. fenna mot caramens, quez avie a nom Vezona, qui aportet la benda de Nostra Dona, que s'apella verorica, de que fon torcada la cara de Crist e esformat lo menton e tota la facia de la profeta Jesus. E cant fon tornat don Joan, el en va(n) a Vesperian la cara tocar e la sieua persona, e el fon tantost garitz e sanatz,

que anc non fon oms el mont plus san que el fon ni plus garitz ; e tot aquel escalh li caret, aysi con si el non sentis nul temps ni mal ni dolor. De gens fes venir mot per far lo sant pasage, et en Jherusalem van tener tot dreg, que anc juzieu non n'escapet que pogeson [**F° 38 v°**] vezer, ni en tota la tera quere ; e tota la sieutat fonderon, que anc ren non i remas, mas sol .ij. destres, que trastot non fondeson e non anes a bas, sal lo temple Salamon e lo cor on

lo sacrifizi si fa, e .j. penon del temple que es dou soleil colcant. Anc aquel non fonderon, tant es bel aquel pant. Trastotz los juzieus van ausire que els pogron trobar, foras aquels que fugon ni si pogron salvar, e totas las vilas que els tenien fondre et afugar. Non remas .j^{a}. d'en pes non l'aneson cremar e totas degolar. Quant Ves perian ac fag fondre las vilas e los bors e las sieutatz els jurieus totz ausitz, anc .j. non remas, torneron en Jherusalem, al temple van anar per Jesu Crist orar, e maldis los jurieus, que mays non la auron estar ni en la tera de Jherusalem non auron venir ni abitar; qui qui los i poyra trobar que om los puesca ausire, ses pena e ses costa que non deia aver ni sufrir ni ren costar, e de Dieu si perdonat qui los poyra penre e los fara totz, los deslials jurieus de Dieu e de nos sien escumenegatz e maldigs. Amen.

Quant Vesperian e Titus ac conquista la tera d'otra mar e de Jherusalem, gentils li queregron la vila de Jherusalem, e el va la lur donar et autregar, pueis s'en torneron en Roma, a la nobla sieutat. E cant son payre lo vi, el li a demandat: « Digas mi, fils, con aves tant estat? han vos ren los fals jurieus contrastat ni desvedat la tera que [F^{o} 39 r°] non la cias intratz? » — « Non, senher, que ben los n'aven totz gardatz, que fondut es Jherusalem, que ren non l'avem laysat que tengeson jurieus, que tot non sie cremat e davalat e los jurieus totz mors. .I. non n'es escapat, foras aquel que son agutz .xxx. per .j. denier donatz. Que los n'aura volgutz nos lon avem donat. Dieus an vendut li trachos renegatz .xxx. denies d'argent, quez els m'o an contat.» — « Fils, vos aves ben fag, quar Dieus n'aves vengat.» Hadons l'enperador en son palais el fes venir totz los melhos de Roma, el va lur aqui dir: « Bels senhos, ieu vos ay mandat totz quere. Pos que mon filh es vengutz, vole que anem vezer la terra de l'emperi. » — « Totz o devem voler, senher, si vos o voles; ben n'avem bon plazer.» Adonc foron las gens de Roma an l'enperador Serar. El fes sonar son filh e va li dir e comandar: « Fils, gardas ben la tera, que ieu m'en vuel anar. » Aras s'en va l'enperador

Serar an trastota sa gent, e va lur demandar : « Anarem entro la sieutat d'Arle, a la segona Roma, que la deven-anar. » L'enperador venc as Arle ; al davant mot gentils li van eysir, mot grant hono(no)r li feron, ben lo van aculhir. Tot sert ben lo van aculhir Elegos, Barbis ben e fort atresi, e vau ves luy, an tota la gent de la sieutat, li van deforar eisir. Quant l'enperador fon en la sieutat, mot i pres gran plazer. [**F° 39 v°**] « Mot es plus fort que Roma aquest luoc, per ma fe. » Xx ans estet ar Arle l'enperador, que anc non s'en parti, tant li fon bels lo luoc el palais Contastin. L'enperador mandet quere lo[s] plus viels homes d'Arle e va lur demandar: « Digas, vos autres, nenguns encartamens aves d'esta sieutat? Del premier bastiment quant a de temps de l'acomensament? Quals foron los premies que van acomensar de bastir aquest luoc ni l'an anonciat ? » — « Iij. m. e .ccccxlviij. ans, senher, a que gentils comenseron de bastir las arenas, e lo luoc a non Gerengost. Gregs, Vandalins, Elengos, Barbis atresi(s), pron n'i avie, segon que conta nostres escrits, que bastiron la sieutat d'Arle e Roma atresi. » Quant l'enperador fon as Arle, sant Trofeme li venc per las gens prezicar, la santa fe de Dieu a la gent demostrar, qu'el prezeson crezensa ves Dieus e batejar. Ar preziquet mot fort per tota la sieutat, la gran vertut de Dieu lur a ben demostrat. Ganren hi ac d'aquels que o prenon en grat, e li autres en feron grans esquers. A l'enperador van mandar que lo en fasa gitar, o lo fasa liar o lo en fasa menar e que lo fasa pendre, quar el los vol enganar. L'enperador mandet quere sant Trofeme e va li dire: « Digas, Trofeme, eras tu dicipol del sant profeta quel jurieus an ausit? » — « Senher, yeu era son dessipol ; non m'en vuelh escon-[**F° 40 r°**]-dire ; et en esta sieutat soy vengut per la gent prezicar e convertir; plasa vos, senher, que vos mi deias aculhir, que puesca far .j^a^. gleira on Dieus puscan servir. » Quant l'enperador auri de Dieu parlar, tot cant le ques sant Trofeme li anet autregar, e la gent de son ostal es el li fes venir. Cant li foron davant, a totz emsems va dir : « Aquest bons homs m'aculhes, e tot quant vos quera e vos autres li dares. Totz sels qu'el poira convertir en mon ostal puescan venir,

qu'el era dicipol de Dieu, d'aquel que an mort li jurieus, que mon fil a garit e sanat e de las vespas deslieurat ; per que li daray on puesca far gleira e la gent batejar, quar aital avem nos en Roma, 'quan vos autres aves dig, tot[z] sels qu'el poira convertir ves Dieu e sas obras tener. » L'enperador son palais li vadar, on pogesa far gleira e la gent batejar, qu'el poira convertir et a Dieu gazanhar. Pueis fes venir totas las gens e va lur comandar : « Non fasas mal a Trofeme, laisas lo aisi estar, que ieu l'en don poder que puesca prezicar per trastota ma tera e la gent perdonar que volran en Dieu creire e si volran batejar. » Si l'enperador si part d'aqui, ja non o volran far, qu'el non crezon en Dieu ; idolas van orant, mas lo bons homs san Trofeme els van fort menasant. L'enperador lo rei Aras fes venir, lo fil de Magin, que las arenas fes complir, que li sovenc de gentileza, ac mot de gent an si, e lo rei Carbonier, que i venc de Galia per abitar aqui, an sa moler [**F° 40 v°**] Boriana, fila dal rey Augin, Bones de Tartaria, el comte Agarin, e lo rei Audegier, el fil(i)s del rey Ermin, lo rei de la Truelha, el coms Bigart, el rei Galic, el rei Autan, am motz d'autres barons am si. Tug am perpres la tera, gran[s] forsas an bastit, lo plus fort bastiment que sie sot lo sel es aqui. L'enperador s'en tornet en Roma la sieutat, am totz los melhos omes d'Arle que l'an acompanhat. Per vezitar l'enperi, az Livon son anatz. Aqui estet mieg an en aquela sieutat d'Aiavon. Pueis s'en anet per l'enperi, a Roma va repairant. E cant el fon de prop, a son fil Vesperian, dig Arteclan, va mandar qu'el fezes la sieutat mot ben aparelhar. Qua[n]t auri son fil, tantost el o fes far. Quant l'enperador intret en Roma la sieutat, los sieus n'an meravilhas, quar el venc tant fort acompanha(n)t. Aquels que foron d'Arle el los va totz retener ; non los en layset tornar ; tant los pres en plazer, volc qu'els estesan en Roma la tera mantener. Totas ves i esteron, anc non pogron issir ni partir de la terra de Roma ni ad Arle venir.

III

Mot foron sarazins ad Arle abitar, quar viron quels milhos s'en son anatz. Sarazins van penre Arle e Masela, et Avinhon, Narbona e Nemze, Aurenga, Eilavon, e totz los autres luocs que estan en viron. [F° 41 r°] Si an estat sararins desa mar, tro que dieus Qarle Maine quels anet dequarer ; quar li font contat a Paris la sieutat la gran nob[l]eza d'Arle, per la plus fort sieutat que sie el mont... ni mais de malvestat, qu'els non crezon en Dieu ni en la crestiandat. Quant Carle Maine auri contar las novelas, en anet comandar Alamans e Franses, Engles e Borgonhons, e Picars e totz sos amix : « Bels senhos, si vos plas, anas vos tug armar, que az Arle lo Blanc nos coven tug anar. » A Paris son vengutz tug mot ben aparelhatz, ganren de noblas gens, aysi cant o a comandat. Carle Maine si mou da Paris am los nobles barons, els .xij. bars de Fransa, an totz los companhons. Davant Arle lo Blanc es vengut lo barnage de tota Fransa, mot ben acompanhat. Al pe d'una montanha .j^a. vila an trobat, que a non Freta. Tantost l'aneron fondre, que res non n'escapet. Aqui s'acetieron ; ganren (ganren) li an estat, tro que agron reconeguda la tera els pases regardatz. E Carle mandet a Tibaut qu'el venqua a fizansa, que non li cal duptar. Quant Tibaut auri lo mesage que Carle li a mandat, sonet sos cavalies ez a lu[r] comandat: « Anem a Quarle, que nos manda quere ; moves vos tug ez anem lo vezer, e veiren si son gaire, sil poirem conquerer. » Lo rei Tibaut s'en anet, an de sos quavaliers, [F° 41 v°] a Carle Maine, lai von non el lo atendia. Lo rey Carle lo vi venir, vai si levar e vay lo aqullir: « Rei Tibaut, ben volgra, si a vos plages, que crezeses en Dieu e vos batejases, quar crestian i agran bon amic, si vos far o volses. » — « Carle, vos ni vostra batejar non preze .j. poges. Carle, so dis, Mainier, si vos m'en crezeses, vos vos en tornares an vostres companhons, que plus non sa estares. » Los .xij. bies de Fransa si van fort quorosier, quar viron que Tibaut non si vol bategier.

Rolant va dire a Carle Maine : « Senher, laisas lo anar, que nos volem batalhar ; anon si aparelhar. » Lo rey Tibaut o auzi, pres s'en a retornar. Tibaut vay dir mot ergolozamant, am quor irat, plen de mal talent : « Anquaras vos valgra mais quez en Fransa foses que car es vengut say,

que mais non la tornares. » Ar fon Tibaut ar Arle tornat;

totas sas gens fes venir e a lur comandat : « Armas vos tug que a far vos coman ; anas penre Carle Maine an trastota sa gent. Xxx. mª. per aisi vos n'ires, vos autres .lx. mª. per .ij. partz vos n'ires, que, s'il fugon, vos autres los penres. » Ar s'en van .xxx. mª. sararins batalhar an Carle ez an sas gens. Dieus lur deia ajudar, que nengun sararin non lur puesca mal far ! Carle los vi venir, anet [**F° 42 r°**] los avizar : « xxx. mª. son, que ieu ben los ay contatz. » Ar foron los sararins an los crestians ajustaz. De .xxx. mª. sararins non es .j. escapat, quez el los an totz mortz ; gayre non i an ponhat. Carle sonet sas gens e va lur demandar: « Digas mi, bels senhos, con o poiren nos far que aquestz sararins non nos puescan enganar ? »

Poure Noirit auzi de Carle Maine parlar, e de Olevier son paire, e totz los .xij. bars. Fils fon de Blancasflos, la sore de Tibaut. Poure Noireit va dire a son oncle : « Senher, laysas la mi anar, per vezer Carlemayne e totz los .xij. bars. Se conosc Olevier, el o comprara car. » Cant o auzi Tibaut, li o anet autregar. Quant Poure vengut fon a Carle, an son oncle Tibaut, per la ost Carle Maine de gran[s] sautz mot fort va escridant : « Von es Olevies e Rollant nils .xij. pies de Fransa ? Totz non los preze .jª. glant. » Cant o auri Tibaut, fort s'en va alegrar. « Si trobe Olevier, sapias qu'ieu lo feray, e ma blanca enseina per son cos bauestray. Si blanca la li mete, vermelha l'en trayray. » Entre las dens a dig : « Mot ben m'en gardaray ; ans si on lo fer, ieu lo revengaray, e si es a pe e ieu lo montaray. » .I. paian o auri, de Dieu sie el maldig ; a Tibaut va [**F 42 v°**] contar so que l'enfant a dig.

Rollant, cant l'auri, tost anet li demandar: « Que as, paian ? que venes tu contar ? » — « Rollant es Olevier, que anb els vuel parlar. Senher, si vos plas, feses los mi venir. » — « Qui es tu ? que demandas ? » — « Rollant e Ole-

vier; de Blancaflor fui fils e soi fils d'Olevier. »

Quant o auri Rollant, mot fort s'en alegret. Anet lo penre per la man, a Olivier lo va menar. Quant lo vi Olevier, gran gaug va menar; anet lo costa si asetar, la boca li bairet : « Fils, ben sias vos vengut, que anc mais non vos vi; si Dieus m'ajut nil sans, ben vos fa bon aculir. »

— « Paire, en vos non es prodomia ni nenguna bontat. An las vostras paraulas anes ma maire enganar; vos li feres entendent que per molher la penrias; aras non la voles, don en soy fort irat. » — « Fils, bategas vos, suls sans vos juraray per molher penray vostra mayre. » — « Aycho vos prometray, pensas de geregar mon oncle, quez ieu vos ajudaray. » Poure agut s'en anet retornar.

Quant son oncle lo vi, li anet demandar: « Don venes tu? Voles mi enganar; per la lei de Maon, tu o compraras car. » Tibaut sonet .ij. paians e va lur comandar : « Prenes aquest es anas l'en menar; metes l'en luoc non s'en puesca anar. »

Quarle Maine an sa gent s'en anet, sigi lo per detras .j^a^. montanha, qu'el anc non s'estanquet, tro qu'el fon ad .j. pont per on l'ayga venia, que anava ad Arle a la gent que bevia. Quarle Maine comandet a Rollant qu'el montes sus l'engarda, s'il vira puegs ni plans, que ages sararins ni nulha autra gent. Rolant fon sus l'engarda, sa e la regardet. Al pe d'una costa regarda e vi venir penons e senieras e motz de sararins. **[F° 43 r°]** Rollant los reconoc, mot ben los a contatz, als penons ez a las senhieras, a pe et a quaval. En auta vos a la ost a cridat : « Armas vos, bels senhos, estas aparelhat, vevos .xxx. m^a^. sararins, que ben o ay contat. » Rollant s'en deisendet, son caval demandet; lo garson l'ac aqui, tantost et el montet.

Li sararins a Carle van mandar per .j. paian: « Quarle, voles ti rendre o ti voles batalhar? Ren ti, Carlon, am trastota ta gent, ren ti a nos, que a far ti coven. » Quant o auri Rollant, anc non fon plus irat; vai trayre Durendart que li pent al costat ; luy an son caval va partir per mitat. Adoncs si van ajustar sararins e crestians; la batalha si fes ; ben (hi) s'i portet Rollant et Olevier de Verdum e tug los .xij. bars. Tant an ben tug ferit anb

aquellos crestians, nul non n'es escapat de la pagana gent, foras .iij. que fugiron. A Tibaut an contat: « Mo[r]t son los .xxx. ma. que l'avias mandat. Si foram ben nos autres, sils acsem agardat. » De crestians moriron .v. c., que morts que nafratz. Quant la batalha fon facha, volgron li crestians penre refrescament e reconoyser lur gents. Iij.c. en troberon mortz e .ij. c. de nafratz. Mot foron desbrasatz li crestians e briratz. Olivier s'en anet, a Carle a contat: « Senher Karle, si vos plas, vostra gent fas armar; paor ay que autra batalha nos covenga a far. » Quarle Mayne anet per la ost, a totz los .xij. bars de Fransa, comandar a la gent que estien aparelhat. « Ij. batalhas aven agudas, que Dieus en [**F° 43 v°**] sie onrat; de .lx. millia nos em deslieurats. » Quarle Maine ves la sieutat d'Arle vol tener; regardet ves .j. bosc, penons, senieras vi venir; .xxx. m. sararins vi venir e de dins .j. bosc eisir. Quant Rollant los vi, s'en va meravilhar: « Santa Maria dona, son tornatz vieure aquestos cans. Tant non podem ausiré mais non nos en vengon davant. » — « Senhor, dis Carle Maine, aras fasam que pros; luocs es e forsa que tug siam coragos. » Quant los sararins foron dels crestians apropiatz, gran gera demeneron, mot fort an grailejat, an trompas, an tombalas menavon lur afar, per so que la gent crestiana pogesan espaventar. Alimon si va levar, cozin fon de Tibaut, ves la ost de Carle Maine s'en anet de gran saut. Ben fon aparelhat, ren non i ac que dir. Rolant lo vi, ves el s'en va venir: « Que queres tu, pagan, c'aisi venes arditz? » — « Quarle demande, Rollant es Olevier. So lur comanda Alimon venga[n] an mi parlar. Lo rey Tibaut Mavon m'a fag jurar que li mene Carle Maine e tot los .xij. pies, e totz los autres ieu fasa pendre o los fasa eisorbar. » Quant auri Rollant, .j. fal ris va gitar, va traire Durendart e feri Alimon, que tot lo fendet entro fin de l'arson. Quant li paian o viron, gran dol an menat. An la ost Carlemaine s'en son totz ajustatz. Aqui viras far colps de masas e d'esparas ferir, que farian los crestians els sararins atresi. La batalha fon facha, mor son lo[s] sararins, nengun non n'escapet que non moris aqui; e dels crestians moriron [**F° 44 r°**] .ij. m. atresi. Quant la ba-

talha fon facha, tug si van apelar, e van levar lo camp. Ren non lur cal duptar. Can lo camp fon levat, Quarle Maine va dir : « Anem non per desay, segam aquest camin, que ieu veg say .j. castel ; pasem non per aqui. » El camin si son mes, al castel son anatz. Al castel de Bigart son vengutz, ren non l'an atrobat. Trastot l'aneron fondre, que ren non i remas. Ad Arle van anar, entrol castel Garin non si van estancar. De la gran gent qu'el i vi Carle si va meravilhar, e dis Carle : « Dona santa Maria, ayso con si pot far? Tantas gens sararins von podien abitar ? » Regardet sus los mus del castel Agarin, ganren hi ac d'aquela gent pagana. Mot ben foron garnitz. Naimes de Baivieras va dir a Carle : « Senher, si Dieus majut, lains non n'a plus gis mas selas que son desus. » Tres jors batalhet Carle lo castel Agarin. De sus los mus feron moure trastotz los Sararins, e quant tug ostatz foron de sus, Carle fes amenar, de los mus .j. gran pan aneron derocar. Quant los sararins o viron, trastotz s'en van ad Arle anar. Per desotz tera si van tug pasar. Ad Arle s'en aneron. Aqui salva[r] si van. Quant foron los mus fondutz, las gens la van intrar. El castel Agarin res non la van trobar. Las gens agron meravilhas que foron sels dedins devengutz, quar non avie gaire quez eran sus lo mur. Tot lo castel fonderon; nengun mus non i remas que tot non fondeson, an[c] ren non i remas. D'aqui si van partir, ad Arle van anar. Quant els foron davant Arle, [**F°44 v°**] si van meravilhar. Tant fort fon la sieutat non l'aureron intrar. Anc la ost de Carle Maine non si auzet ajustar. D'aqui on era Carle a vist Tibaut (est) estar sus las fosas de las arenas. La ost de Carle Maine Tibaut van regardar; pueis si parti d'aqui. Carle va comandar a las gens de la ost quez aneson trencar lo pont per on l'aiga venia a Arle lo Blanc, de que las gens paganas bevie[n]. .M. omes si van moure, al pont s'en van venir, per franher lo pont e l'ayga retener, que aquels d'Arle pagans non puescan ges aver. Quarle Maine s'assetiet davant Arle. Aqui lonc temps estet, tro que los sararins non agron von pogeson anar, ni agron vitala que pogeson manjar. Quant Tibaut vi que plus non si podien tener ni de vitalha non

podien ges aver, va dire a sas gens: « Que volra remaner remanga; que ieu m'en vuel arar a Marsella, dire a mon corin lo rei Marcile que Carle Maine es aisi e totas mas gens a mortas, e si cuja el far mi; mandarem en la Turqueza ez al rei de Suria e de Bogas atressi et a trastot(z) mon linhage que totz los sararins que el poiran atrobar fasan venir aisi. » E la nueg, cant la ost de Carle estava a repaus, e la nueg fon venguda e lo jorn s'en fon anat, an .iiij. companhons s'en isi Tibaut mot secret; a Marselha s'en anet. Tota nueg an anat, lo rey Marcile son corin a trobat; tot cant Carle a fag al rey o a contat. Lo rey Marcile e Tibaut otra mar an mandat a totz los reis que la son que lur venga[n] ajudar, que los crestians los volon de tot demasipar.

Carle fon asetiatz denant Arle lo Blanc, e denant luy estet Olevier e Rolant, am totz los .xij. pies de [**F° 45 r°**] Fransa es am tot los bars ez am totas sas gens. Iij. ves lo jorn Arle van batalhant. Ix. mes va estar Carle davant asetiat; anc non sareron porta, tant son aseguratz. Si sol vitalha ils pogeson pron avèr, nuls tems crestians non agran Arle en lur poder. Quarle fes· tant quels anet asignar que quavals e rosins aneron tot manjar. E cant non agron plus, aneron perpensar que, quant los crestians irien far lur pasada (que lus pasada), que lur iscan al denant. Quarle an sas gens ad Arle van anar e van lur dar batalha. Aquels dedins van deforas isir; an los crestians si feriron. Ben los van aculhir, totz los sararins van ausire, nengun non n'escapet. Pueis Carle Maine dins la sieutat intret, an trastotas sas gens que la volgron intrar, per vezer la sieutat el rey acompanhar. Quant Quarle Maine fon dedins la sieutat d'Arle lo Blanc, .vij. mezes lan estet. Quant l'agron est[at] .vij. mezes, los crestians fes venir davant si en la plasa, a totz ensems va dir: « Bona gent, yeu m'en vuel anar a Paris; anar m'en coven la, c'om me a mandat quere; e remanga qui remaner volra. Totz los camps sien vostres per far vostra volontat. »

Aras s'en anet Carle en Fransa a Paris. Xv. m^{a} crestians remaron per Arle gardar. Tibaut s'en paset otra mar, et rey Marsile atresi, per quere al Saudan ajuda et a totz

los sararins. Tant de gent sararins s'amenet non fon comte ni fin. Ad Odor ariberon las naus dels sararins. Quant foron tug en tera de la Crau, an perpres de los [**F° 45 v°**] muysalons de l'aire non van tant espes. Ad Arle s'en van la sieutat batalhar. Quant los crestians los viron, fort si van espantar. Tot entorn la sieutat si va(a)n asetiar, per so que nuls crestians non s'en puescan anar. Iij. mezes van tener, que non van refinar, ni la nueg ni lo jorn, los crestians de batalhar, per tal que se asuavon el fereson dormir e calar. Luen de la sieutat d'Arle Tibaut va far cavar; va trobar los alages desot tera per on podian ad Arle intrar. I. dimars a la nueg sarrarins van intrar; per desot tera ad Arle van intrar et anar. Quant los crestians los viron, si van meravilhar. « Santa Maria dona, ayso con si pot far? Aquestz fals sararins per on sa son intratz? » La batalha fon grans, de denfra la sieutat, dels crestians an los sararins que la eron intratz. Quant la batalha si fazia, trastotz sels de foras s'en van intrar, sels que eran deforas, els crestians batalhar. Ij. jorns duret la batalha, quez anc non refrenet, dels crestians et dels sararins. Crestian non n'escapet. Avans quels crestians morison, mot ben si van portar. De .lx. m^{a}. sararins s'aneron deslieurar. Ij. ans avien tengut crestians Arle e plus l'avien estat.

A Carle Mayne a Paris fon contat quel rey Tibaut ac Arle recobrat els crestians totz mortz; .j. non n'es escapat. Quant o auri Carle Maine, el en fon mot iratz. Mandet en Alamania totz los melhos querer, de Gascuenha, de Picardia, [**F° 46 r°**] de tota Fransa atresi; Borgonios et Alvernas trastotz vengron a Paris, per anar ad Arle lo Blanc. « La nos coven venir. » Am .l. m^{a}. crestians mot ben garnitz s'en anet Carle Maine ad Arle en la sieutat, Rollant et Olevier e de Fransa trastotz los bars. Quant foron davant Arle se van asetiar. Carle Maine fes establir tot entor la sieutat els pases ben gardar, per on eran intratz. Carle Maine a Tibaut va mandar qu'el ages crezensa en Dieu e si volges batejar, e si non la batalha li coven de far. Cant Tibaut auzi lo messagier que Carle li a mandat, tant ac de mariment que tot s'esgaimentet. Del[s] mus qu'el vi trencatz per pauc non desenet. El mandet en Espanha al rey Corbaran

qu'el donon batalha a Carle, « qu'el nos fa mot gran dan.»

A Carle Maine fon mandat a Paris qu'el tantost s'en anes, per ren non remares, que Corbaran de Pesa e .iiij. reis sararins an mandat defisansa a Carle a Paris. Ad Arle venc lo mesage recontar las novelas dels sararins, que a Paris van mandar; e Carle Maine los crestians fes venir el plan de la sieutat, a totz· ensems va dir: « Bonas gens, anar m'en coven a Paris; remanes sa .xx.mª.; los autres anon s'en an mi. » Cant Carle Maine fon tornat a Paris,

en Ronsasvals fon gran lo camp dels sararins. Tibaut cor fes graylegar, sararins fes venir. Cant foron [**F° 46 v°**] acampatz, a totz ensems va dir: « Senhos, armas vos tug, anem foras issir. Quarle Maine e sas gens podem trastug ausir. Nos em .lx.mª.; fasam .iiij. pars, quels metam totz en casa, que non puescan fugir.» Tibaut va isir foras am totz los sararins; per.iiij. partidas a la ost dels crestians van venir; .xv.mª. sararins am los crestians van ferir.

Aychi con si batalhavon, per .iij. partidas los autres van venir, am los crestians si feriron los malvais sararins. Mot fon gran la batalha, engoisoza e pezantz. Ar coven que fasa que pros Olevier e Rollant, Naimes de Baivies, e Gandelbu et Augier lo vilan, am totz los .xij. bars e totas las sieuas gens. Gran brega fon davant Arle lo Blanc, que fazien los sararins an los crestians valants. Mot ben si van portar Olevier e Rollant, e Naimes de Baiviers e totz los .xij. bas. Que atendie lur colp plus non anava avant. Aqui viras abatra Sararins e cavals, testas e cambas e brases davalar. Mot ben van tug ferir an los autres crestians.

Lo cons Bertran Tibaut va encontrar; tantost cant el lo vi, lo vay araronar: « Voles ti rendre, Tibaut,.o ti voles batalhar? » Quant o auri Tibaut, tantost si va girar: « Qui ¡es tu, que demandas si mi vuel batalhar? » — « Li coms Bertrant mi sol om apelar; non say si plus o seray, Dieus m'en puesca ajudar. » — « Conte Bertrant, mala ti iest uey levat; sapias per sert ades n'en perdras lo cap. Rollant ni Olevier non t'en poira gardar, ni Naimes de [**F° 47 r°**] Baivies, ni totz los .xij. bars, que ades tu non moras; ren non t'en pot ajudar. » Quant o auri lo coms, mot fort en fon iratz. Va dire a Tibaut: « Malvais can renegat, non

a baron en Fransa si fos tant anantat. Per sel dieus que m'a fag, nuls temps non mangaray tant cant ti sentray vieu, o arle non poiria. » Mot gran fon la batalha d'andos en Aliscam, davant Arle lo Blanc, prop del pont canones. Tibaut va ferir d'una masa Bertran lo coms per las espalas, que tot anet avant. « Santa Maria dona, so dis lo coms Bertrant, dona, das mi poder sobre aquest pagan. Tan gran colp m'a ferit sest malvais mescreant. » Le coms Bertran Tibaut va ferir fort, fes li .j. colp d'escrema que apres a Paris, que l'espara el bra(n)s fes en tera quarer. Quant Tibaut ac perdut lo bras, er el s'en va fugir; del gran sanc qu'el perdia en tera va quazer. Adoncz moriron .lx. m^a. Sararins e des crestians .x. m^a. atresi. Quarle Maine s'en va intrar en la sieutat d'Arle; .j. an la va estar e poserir, per vezer si nuls sararins la volgran mais tornar. A Carle fon mandat da Paris que tantost s'en anes, per ren non remares, que Corbaran de Pesa e .iiij. reis sararins an mandat deffiransa a Carle a Paris. Ad Arle venc lo mesage a Carle recontar las novelas dels Sararins, que a Paris avien mandat. Quarle Maine los crestians fes venir el plan de la sieutat, a totz emsems va dir : « Bonas gens, anar m'en coven a Paris. Remanes say .xx. m^a ; los autres s'en annon an mi. » Quant Carle fon tornat a Paris, en Ronsavals fon gran lo camp dels sararins. » Lo rey Corobli ez an trastotz sos fils a Maselha son vengutz, al rey Marcile an [**F° 47 v°**] dig que mort era Tibaut e totz los sararins, que Quarle e sas gens los avien tug ausitz. Corubli s'en paset otra la mar et Autaves son fil, al Saudan contar las novelas de Tibaut e dels sararins, que Quarle e sas gens los avien trastotz ausitz. Lo Soudan de Babilonia manda tantost quere totz los reis sararins, que degesan venir en Jerualem la cieutat, per consel ad aver. Aras son vengutz totz los reis sararins en Jherusalem ajustatz an lo Saudan de Babilonia, qu'el luro ac mandat, et a motz d'autres barons quel Saudan ac mandat. E foron a parlament, trastotz aneron far al Saudan sagrament. I. rey va far venir mot ben aparelhat ad Arle en Proensa, a la nobla sieutat, que crestians avien touta per forsa a Tibaut. Ij. cc. m^a. sararins anb el van menar ; al port d'Odor vengron aribar, pueis meron si per la

Crau, ad Arle van anar. Quant foron davant Arle, si van asetiar. Quant los crestians los viron, si van aparelhar. De prop de la sieutat non auron estar. Ij. ans tenc la batalha que non va refinar, tant quant crestians agron vitalha, qu'el pogeson passar. Post non agron vitalha, s'aneron perpensar qu'els si confeseson et aneson cumengar; e pueis diseron entra els: « Iscam lur, Dieus nos sie en ajuda e nos venga ajudar. » Los crestians isiron foras, Dieus en fon reclamat que aia lus armas e merse e pietat. Aras isiron foras .j. digous ben matin, am la gent pagana si van [**F° 48 r°**] mot ben ferir. Aqi viras far colps desobre los sararins. Plus de .iiij.xx.m^a. en remaron mortz aqui. E los crestians moriron, non n'escapet mas .v., que fugiron per lo boscage. En Fransa van fugir.

Morts son los .xij. bars en Ronsasvals; e Carle Maine a Paris fon tornat. A calendas, lo sant jorn de nadal, Verian venc a Paris, an Garin lo Lieurant, e Ricart Camba, e Gautier de Vals, e G. al Cornier, e Guirau l'Alaman, que lur dones conjet qu'els pogesan anar ad Arle en Proensa los Sararins batalhar. Quant Carle o auri, lur anet demandar: « Aras digas, barons, voles la vos autres anar? »

—« Senher, oc, si vos plas. »— « Dieus vos don gazanhar; prenes d'aur e d'argent, que puscas ben pagar las gens que menares, que non s'en puescan blasmar. » Xxv.m^a. homes ha pe es a quaval van eysir de Paris, ves Arle van anar. Cant foron de prop Arle, Verian lur va dir: « Ar ve(n)gan, bels senhos, per on poiren tener. Nos non saben la tera que poirian devenir; segan esta montanha, fasam aquest camin. »

En la Crau son vengùtz, .j. camin an trobat, entrol castel de Bigartjnon si son estanqatz. E cant las gens los viron, trastotz s'en son anatz; en la sieutat d'Arle per desot terra si van salvar. Aqui s'asetieron, .vj. mes hi van estar, que nuls oms sararins non l'aurava pasar. Trol castel Agarin s'en van aras los franc. Quant o a vist Tibaut, s'en va meravilhar, qu'el non crezia quels crestians non fosan mais de gens .vj. aitants, que, si el saupes(on) que el fosan tant pauc, pesa a lur fora isit azenan. Tibaut mandet al rey Corbaran et a son fils Autaves [**F° 48 v°**] que li venges ajudar, per ren non remares. Al rey Marsile mantenent o

mandet. Tug van venir tantost, anc nengun non hi ponhet. En la Crau si van trastug trobar. Li sararins a Tibaut van mandar que venga(ga) am sa gent, que ren non li cal duptar, qu'el non son may sol .xxv.m$_a$. « S'il eron .ij. tans, non nos podon escapar. » Tibaut mandet als sararins qu'els vengesan avant e fasan .iij. partidas, per so que nuls crestians non puescan escapar a la pagana gent. Tibaut si parti d'Arle an mot de sararins. En la Crau s'en aneron. Virian los a vist e dis a los crestians: « Senhos, Dieus sie an nos, aras es luocs e saron que tug fasam que pros. Vet vos mot de pagans que venon ferir an nos. S'il son .lx.m^a., totz los podem aver, crezes, senhos. » Varian si penset que tug fosson aqui am lur poder e plus de sararins non degesan venir; e Gautier de Vals, e Garin, Guilhenmes al Corni[e]r, e Gerart l'Alaman van dire a la gent: « Senhos, hanem avant; Dieus nos gart d'avol encontre de sesta mala gent. » Adoncas s'ajusteron sararins an crestians. Mot ben fazien que pros las crestianas gens. Si cant si batalhavon, per .iij. partz van venir .c.m^a. sararins, als crestians van ferir. La batalha fon gran, .j. pagan va venir, a son filh de Marsile gran colp lo va ferir d'una sageta que tantost va morir. Aqui Golias pres la batalha am lo rey Garin. Tant venc de sela gent pagana trastotz los va ausir. Quant o vi Vezian, ves el s'en va venir. Girarts l'Alaman, Guilhenmes al Cornier, Ricart lo Canpaines amb el si van [**F° 49 r°**] ferir. Mot gran fon la batalha del .iiij. companios, ben feriron sus la pagana gent, coma nobles barons. Aqui viras partir sararins e quavals; quels atendie de quolp, tot anava a bas. Plus de .M. en van ausire d'aquels fals sararins. Cant Tibaut o vi, va sonar Malabrut e sonet Goliart e Longin, Danttug et Alimon, son corin : « Aila a.iiij. maustins, anas los tost quere ; mais de .iiij. m. omes me an mort, fas los venir, qu'els me semblan grans omes a lur fag, m'es a vegeire. Mot feron miels d'espara que nengun sararin. » Longin si va moure ; Alimon, Goliart e Malbris als crestians van venir, am .v.m^a. sararins. Quant foron al[s] crestians, Alimon lur va dir: « Verian, Tibaut vos manda querer e vostres companhons; anas vos en an nos, o vos coven tug a morir. » Quant o

auri Vezian, ad Alimon a dig : « Malvais can, non ti blânde tu ne nengun sararin(s) ; nos non sem mas .iiij ; aysi volem morir a la onor de Dieu, que nos aia merse. Non es nengun pagan per que ulham fugir nos. » Quant o auri Goliart, ad Alimon va dir : « Trop vivon aquest crestians, ane los om ausir. » Los sararins si van moure, al[s] crestians van anar, tot entorn los crestians van los environar. Los .iiij. companhons farien ben lur afar, tro que los sararins los van departir. Ar fon en la batalha Rainier e Girart (e Girart) l'Alamant. Halimont e Longin lur foron al denant ; Girart feri Longin, e Rainier Alimon. En tera va[n] quazer des cavals ambedos. Si non lur venges ajuda, jamais non feran lur pron. Los sararins aculliron [**F° 49 v°**] Girart e Rainier Campaines. Mais de sararins foron que tug ferien sobre els. Vezian e Guilhermes ves Girart van tener. Girart troberon mort e Rainier Canpaines. Guilermes va dire a Vizian : « Ves sel bosc nos non irem, que si hi siam, nos nos i salvarian ? » Aychi cant s'en anavan an.ij., Goliart e Malbris lur va venir davant, an .v.c. sararins. I pagan va venir a Guilhermes e cujet lo ferir. Guilhermes trais s'espara ez anet si cubrir ; gran colp det al pagan que tot lo va partir. A Vezian s'en aneron Goliart e Malbris, an motz d'autres pagans. Vezian an perpres, mot ben si defendia ; ma el non o poc tener. Goliart am .j. espieut davant lo va ferir ; la budelada del cos foras li fes salhir. Guilhermes al Cornier Goliart va ferir, quel bras am qu'el tenie l'espieut del cos lo li va partir. Goliart fes .j. crit, plus de .m. sararins li va[n] tantost venir. Quant Guilhermes los vi, el bosc si va gandir. Girart remas tot sols, en tera aperet, e Guilermes s'en fugi a Paris en Fransa.

Lo filh de Carle Maine fon fag rey e coronatz. Las novelas d'Arle lo Blanc li foron tantost contadas per .G. al Cornier, mortz eran los .iiij. xx. m^a^. que son paire li avie laisatz.

Cant lo rey, lo filh que fon de Carle Mayne o auri, sus los sans de Dieu va jurar mais a Paris non intre tro qu'el sie ad Arle estat. Lo rei tost mantenent fes cridar a Paris qui vol penre sos gages per ad Arle a-[**F° 50 r**]-nar, qu'el venga a Paris, qu'el los vol ben pagar. Motas gens vengron a Paris ; lo rey los fes mot ben aparelhar ; el rey si

mes permier, ad Arle van anar an trabucs et an giens per Arle trabucar. Mot de nobles barons menet lo rey am si e mot de autras bonas gens. Ad Arle van venir; los sararins, cant viron los crestians, si van meravilhar que faran d'aquel arney qu'el fazian aportar. Los crestians, cant foron davant Arle, si van asetiar. Aparelheron lurs trabucs per Arle trabucar. Lo rey Lois als sararins va mandar que iescan de la vila, vo el los en fara getar. Lo rey Lois fes trabucar lo palais Carbonier, el palais Boriana que fon e de Buenes, el palais Audeguier aneron espesar. Quant los sararins o vizon, fort si van espantar; en las fosas de las arenas si van trastug intrar. Los crestians foron totz denfra la sieutat; el rey Lois a a totz comandatz que fondon totz los mus e las fossas cremar, que mais nuls sararins non la puescan estar. Adonc fonderon Arle que ren non hi remas, que tot non lo fondeson e non anes a bas. En foras las arenas, plus ren non la remas. Ar s'atendet lo rey lay von foron salvatz. A las arenas, tot entorn son anat, per regar[dar] las fosas, si la pogran intrar. Tant son fortz las arenas que non lur cal duptar, an que agesan vitalha qu'el pogesan manjar. Lo rey vi que non la podien intrar; va dire al...: « Senhos, que conselhas? que poiriam nos far? » — « Senher, dis Olevier, sabes vos con o faren? [**F° 50 v°**] Botem la fuoc grezesc e per aital nos las aurem.» En las arenas fuoc grezesc van gitar; tot entor las arenas los mus viras cremar; .iiij. meres estec lo fuoc que non lo pogron amorsar. Los sararins van tug morir lain; .j. non va escapar, mas aquels que sot tera s'en pogron fugir es anar. Lo rey fes fondre totas las forsas de las erenas e las tors derocar e cremar, pueis van anar a Gallici la vila despesar e fondre, que mais nuls sararins non la puescan estar. Lo rey Lois s'en tornet a Paris, que non li cal duptar que mais nuls sararins venga en Arle habitar. — A m e n.

Qui escripsit escribat semper cum dño vivat.

NOTES

I

Sur les diverses rédactions de la légende du bois de la Croix, qui forme le sujet de cette première partie de notre compilation, voy. le travail de M. Wilhelm Meyer, intitulé *die Geschichte des Kreuzholzes vor Christus* (Munich, 1881)[1]. Notre poëme s'écarte en plusieurs endroits du texte latin qui paraît en être la source principale, texte que je désignerai par *L* (= *Legenda*), et que M. W. Meyer a publié dans son chapitre VI[2], avec une version provençale de ce même texte[3].

L. 14. « musardamens. » Raynouard a l'adjectif *musart,* mais non l'adverbe correspondant.

22. « sofriran. » Deuxième conditionnel, avec le sens du conditionnel passé : « n'auraient pas seuls souffert. »

23. « abans », comme *enans* (44), signifie ici « au contraire », « loin de là. »

23. « en »; 24. « anavan »; pour *em, anavam*. Les cas sont très-nombreux dans notre texte de cette substitution abusive de *n* à *m*. J'en avertis ici le lecteur une fois pour toutes.

30. « non » = *nos ne*. Ou faut-il corriger *nos ?*

35. « que perdon. » Corr. *quens p.* ?

55. « Si. » Corr. *Que ?*

82. « Que. » Corr. *Qu'en ?*

85. Corr. *Satan.*

86. Le mot qui manque après *mieu* est probablement *vet* (défense).

88. « Ans. » Ms. *Am*.

89-90. Corr. *en doptan : Satan ?*

107. « te azir. » Corr. *te faz eissir ?*

109. L'auteur, qui jusqu'à présent s'était assez exactement conformé au récit de la *Genèse*, s'en écarte totalement à partir d'ici. Il avait, au reste, déjà commencé à le faire dans les vers 87-8.

[1] *Extrait des Mémoires de l'Académie de Bavière.*

[2] Antérieurement (1879), le même érudit avait publié un autre récit légendaire, mais d'une rédaction plus ancienne, concernant également nos premiers parents, la *Vita Adae et Evae,* que j'aurai aussi à citer.

[3] Presque en même temps M. Hermann Suchier, dans ses *Denkmaeler der provenzalischen Sprache und Literatur,* p. 165, donnait une autre édition du texte latin, accompagné de deux versions provençales, dont la seconde est la même que celle de M. Meyer.

112. Suppl. *ne* ou *en* après *Que*.

115. « post. » De même 950. Forme non relevée par Raynouard. Elle est du reste assez surprenante, et je ne sais si l'on en trouverait d'autres exemples que les deux qui sont ici. Peut-être est-ce une mauvaise lecture, avec métathèse graphique, de *pois*.

116. « Dieus. » Sur cette forme de cas sujet, en fonction de régime, qui revient plusieurs fois dans notre texte, voy. *Sainte Marie Madeleine dans la litt. provençale*, p. 66.

117. « que ». Pour *qui*. De même lignes 512, 790, 893, 1013, 1027.

119-133. A rapprocher de ce passage de la *Vita* (W. Meyer, p. 44) : « Tunc Michael (*variante*) tulit Adam, Evam et puerum et duxit eos ad Orientem, et misit Dominus Deus per Michael angelum semina diversa et dedit Adæ et ostendit ei laborare et colere terram. »

120. « guiron » = *guizon* (*guidon*). Raynouard ne relève que la forme *guit*, qui est celle du cas sujet, et qui correspond au français *guide* (anc. *gui*, *guion*).

127. « la val de Bergon. » C'est *Hébron* que notre auteur veut dire, au moins je le suppose, car les autres rédactions de la légende font retirer Adam et Eve dans cette vallée. Du reste, Hébron peut facilement devenir *Guebron*, d'où par métathèse *Bregon, Bergon*.

133-153. Cf. *L*, § 3 et 4. Là il n'est pas question de fleurs dont le parfum risque d'endormir Seth, et M. W. Meyer ne signale rien de pareil dans les autres rédactions qu'il analyse. Cf. plus bas, vv. 170-174.

133. Corr. *Demandar*, en supprimant la virgule qui précède?

138. « s'ay. » Pour *sa (sai) ay*. On trouvera plus loin, 150, etc., des cas assez nombreux de l'élision de l'*a* de l'adverbe *la* (= *lai*).

153-182. Le récit du voyage de Seth est ici beaucoup plus développé que dans *L*; au contraire, notre poëme passe complétement sous silence la plus grande partie de ce qui suit dans *L* (§ 5 à 10), c'est-à-dire le récit des merveilles qu'il fut permis à Seth de voir dans le Paradis.

156. « Que. » Ms. *E*.

157. « et aqui. » Corr. *que aqui?*

164. « qu'en fon meravillos. » Il faut entendre, du moins je le pense, « (tel) qu'il en fut émerveillé. »

177. = *som li venia*.

178. « s'il. » On rencontrera encore plus d'une fois cette forme incorrecte, *il*, pour *el*.

179. « revelant. » Pour *revelhant*.

187. « pasava. » Corr. *pasavan (las pesadas)?*

188. « for. » = *fort* ou *fors?*

193. « va venir » = *venc*. De même *van isir* (215) = *isiron*. Je

relève ici une fois pour toutes cet emploi de l'indicatif présent de *anar,* dont les exemples sont sans nombre dans notre texte et ne manquent pas dans beaucoup d'autres[1], mais qui n'est plus usuel aujourd'hui qu'en catalan, pour remplacer le prétérit du verbe à l'infinitif duquel on le joint. Plus loin, 3e partie (676, etc.), *anet* joue aussi le même rôle, mais bien plus rarement.

201. « Set. » Ms. *sec.*

216. A partir d'ici, notre texte s'écarte complétement de *L,* pour qui les trois arbres, ou plutôt les trois arbustes, étaient de même hauteur et ne diminuèrent ni ne s'accrurent jusqu'au temps de Moïse, qui les transplanta au pied du mont Thabor (ou du mont Oreb), d'où David, mille ans plus tard, les transporta à Jérusalem.

218. « esdelubre », déluge. Raynouard n'a pas cette forme; mais on trouve ailleurs *delubre,* avec quoi notre *esdelubre* est dans le même rapport que *esdelubi* (= Rayn. *esdoluvi*) avec *delubi.* Pour ces dernières formes, comme pour *delubre,* voy. Azaïs et Mistral.

219-233. N'y aurait-il pas là, mêlé à d'autres éléments, sur l'origine desquels je ne puis émettre même une conjecture, un souvenir extrêmement confus de ce qu'on raconte d'un prétendu fils de Noé, que divers récits introduisent dans notre légende? Le Pseudo-Methodius et Godefroy de Viterbe lui donnent le nom de Jonitus, et le premier de ces auteurs nous apprend qu'il fit bâtir, non loin de la mer[2], dans un pays appelé Eliochora (*id est Regio solis*), une ville dont le nom fut emprunté au sien. Ce nom, *Jonitus*, qu'on a pu lire *Jonicus,* est devenu ailleurs *Genico* et même *Jerico*[3]. Cette dernière forme autorise à en supposer une autre telle que *Jorico.* Or à ce nom d'homme correspondrait naturellement, comme nom de ville, *Jorica,* d'où se déduirait sans peine *Joria* (cf. *amia,* etc.) et par suite le *Jozia* de notre texte. On pourrait aussi être tenté de voir, dans l'*Escorie* du v. 224, une altération de l'*Eliochora* du Pseudo-Methodius, dont on aurait fait du nom d'une contrée celui d'un homme ou d'une ville. Voici, du reste, pour permettre au lecteur de se rendre compte de ce qu'il peut y avoir de fondé dans mon hypothèse, les textes qui me l'ont suggérée:

[Pseudo-] Methodii Patarensis episcopi *Revelationes* (*Bibl. maxima Patrum,* III, 728):

[1] Cf. *Revue des l. rom.,* VIII, 44. Aux textes cités en cet endroit, on peut ajouter la Chronique biterroise de Mascaro, *Philomena,* où cet emploi de *anar* va, comme dans le *Roman d'Arles,* jusqu'à l'abus, le *Breviari d'amor, Jaufre, Guilhem de la Barra,* les *Joyas del Gay Saber* (pp. 114, 126); etc. Les *Leys d'amors* qualifient de *pedas,* c'est-à-dire de *chevilles,* les formes d'*anar* ainsi employées.

[2] Cf. notre ligne 219: *Sieutatz e vilas si bastiron per lo mar.*

[3] Voy. W. Meyer, pp. 61, 62, 63.

« Centesimo autem nono de tertia chiliade, natus est filius quartus Noë, secundum illius similitudinem, et vocavit nomen ejus Ionithum. Trecentesimo vero anno de tempore trium millium annorum, dedit Noë donationes filio suo Ionitho et dimisit eum in terram *Etham*. Et post obitum Noë, sexcentesimo et nonagesimo anno, in eisdem trium millium annorum ascenderunt filii Noë de terra orientali Etham, et ædificaverunt sibi turrim in terra seu campo Sennaar; et ibi facta est divisio linguarum, et ex hoc dispersi sunt homines super faciem terræ totius. Ionithus autem, filius Noe, tenuit introitum in Etham usque ad mare, quod vocatur Eliochora, id est *Regio solis*, in quo solis ortus fit, et habitavit ibidem. Hic Ionithus accepit a Deo donum sapientiæ ad omnes artes, qui non solum litterarum et aliquarum artium, verum etiam omnis astronomiæ primus fuit inventor. Ad hunc descendens Nemroth, qui erat vir gygas, & in multis eruditus a Deo, accepit a Ionitho consilium, in quibus influentiis astrorum incipiendum esset ei regnare super terram... [Babylone est bâtie et Nemrod y règne].... Et post hæc fecerunt filii Cham regem ex ipsis, cui nomen Pontipius. Et septuagesimo et nonagesimo temporis trium millium annorum, anno tertio regni Nemroth, miserunt viros potentes filiis Japhet, nimis sapientes et artifices in arte tectoria constructores, et descenderunt in terram Etham ad Ionithum, filium Noe, et ædificaverunt ei civitatem, juxta nominis illius nuncupationem. Et pax multa erat in terra Ionithi et Nemroth, usque in presentem diem. Regnum autem Nemroth et filii Sem et Pontipii filii Cham et Japhet contra se invicem rebellabant. Scripsit autem Ionithus epistolam ad Nemroth ita dicens: quia regnum filiorum Japhet ipsum incipit delere regnum Cham. Hæc autem regna primum apparuerunt in terra et post hæc didicerunt omnes gentes constituere sibi regnum post regnum Nemroth, expleta tertia chiliade annorum. »

Godefroi de Viterbe, *Pantheon* (ms. 222 de la bibliothèque de l'École de médecine de Montpellier, f° 173 v°)[1]:

« Narrat Athanasius quoniam Noe patriarcha
Filiolos genuit binos egressus ab archa,
  Ex quibus Jonitus tunc erat astrologus.
Hic patre narrante didicit quæ sit paradisi
Gloria, quam fuerant protoplasti perdere visi.
  Hanc petit a domino monstret ut ipse sibi;
Raptus et a domino tandem fuit in paradiso,
Qua varios fructus discernens undique visu

[1] Cf. W. Meyer, chap. II, p. 12.

Plantas arboreas tres tulit inde datas.
Arbor in his abies et palma fit atque cypressus,
Quas pater Jonitus feliciter inde regressus
Plantat diversis disparibusque locis.
Contrahit has natura simul, pariter coalescunt,
Diversis foliis uno sub cortice crescunt
Absque labore viri sola fit arbor ibi. »

Compendi historial de la Biblia (*Genesi de scriptura*) [1], texte catalan du XVe siècle, publié par M. Miquel Victoriá Amer, dans la *Biblioteca catalana* de M. Aguiló, pp. 18-19 :

« Depuys que Noe exi de la archa e hach complits .dc. anys, adonchs engendra un fill qui hach nom Genico : e aquell fo gran strolech e hoy parlar de Adam, e dix un dia que volie anar veure aquell loch hon jahya nostre pare Adam soterrat, e ana s'en en la vall de Ebron. E quant fo prop de aquell loch on Adam fo soterrat, viu aquells .iij. rams, que hoys dir demunt, qui estaven en la bocha de Adam, e dix prophetant : « Jo levare aquests .iij. rams e posar los he an lo desert, e faran de aquests creu al meu senyor Deu. E trasch los de la bocha de Adam e posalos en lo desert, e posa la un luny del altre. E per virtut de Deu e per aquella cosa qu'en havia esdevenir, ajusta los natura tots .iij. en .j. loch et feu de tots un arbre : e no havia en l'arbre negun departiment, sal de les fulles qui eren de cipres e de cedre e de palma : e estech aquel arbre aqui entro al temps de Moyses. [2] »

210-220. Passage probablement corrompu. Je ne ponctue pas, de peur de le faire à contre sens. Il semble bien que *en lo luoc* doit être un un complément circonstanciel, comme disent les grammairiens, de *feron ;* mais ce qui précède n'est pas clair. Peut-être il y a-t-il une lacune. On pourrait songer, moyennant une légère correction, à quelque chose comme « *pos* lo mar an sauput *que s'era retirat.*» Ou vaut-il mieux entendre *per lo mar* au sens de « au bord de la mer » ? Cf. la note 2 de la p. 47 ci-dessus.

222. « jaques », pour *jagues*. Cf. plus loin, 619, *venqua* pour *venga.*

[1] Sur cet ouvrage et les versions et mss. qu'on en possède, voy. les *Denkmaeler* de M. Suchier, p. 405 ; sur ses sources, le mémoire de M. Rohde inséré dans le même recueil, sous le titre de *die Quellen der romanischen Weltchronik*.

[2] Même récit, d'après M. W. Meyer (p. 61), dans un ouvrage italien intitulé *Fioretti della Bibia hystoriati,* dont je n'ai pu voir ni ms. ni édition, mais qui n'est, paraît-il, qu'une autre version du *Compendi historial de la Biblia.* Voy. les *Denkmaeler* de M. Suchier, pp. 497, 573.

225. « Jesu. » Le ms. ne donne jamais ce mot qu'en abrégé (*jhu* et la barre ordinaire) ; j'écris en conséquence *Jesu* partout.

228. « escola », synagogue, et généralement temple. Acception que Raynouard n'indique pas. Cf. Du Cange, VI, 111, col. 1, sous *escole*. Voir aussi le *Dict.* de Mistral.

233. « va o tener longtemps. » J'entends : il continua longtemps d'agir ainsi.

234-270. Le « chevalier », en qui tout à l'heure j'ai cru pouvoir reconnaître le Jonitus de Godefroy de Viterbe, s'offre à nous maintenant comme une transformation non moins profonde d'un autre personnage, à savoir la Maximilla de la *Légende* (W. Meyer, VI, 24-26.)

237. Ms. *nos zen.*

253. *li* paraît se rapporter à *aquels* plutôt qu'à *Dieus*. Ce serait, dans ce cas, un exemple intéressant à joindre à ceux que j'ai déjà relevés ailleurs, de l'emploi, rare dans les anciens textes, mais aujourd'hui commun, de *li* pour *lor*.

272-282. Nouvelle altération de la *Légende*, qui attribue à la reine de Saba ce que notre auteur raconte ici de la fille d'un « homme de Jerusalem ». Cf. W. Meyer, VI, 27.

290. « per espoliar. » Suppl. *l'* après *per?*

297. « pre(e)nga. » *re* est en abrégé dans le ms.

302. Je suppose que ceci est le commencement d'un discours tenu à Pilate et dont le copiste aura omis de transcrire la suite. Immédiatement au-dessous on remarque dans le ms. une longue barre à l'encre noire, dont l'extrémité de droite traverse trois *o*. Ce doit être un signe renvoyant à un feuillet où ce qui manque ici fut transcrit par un copiste postérieur. Mais ce feuillet a disparu.

II

Sur les sources et les rédactions diverses de la légende de *la Vengeance du Christ*, à laquelle nous arrivons maintenant, on lira avec intérêt le chapitre XI (et ses appendices) du savant ouvrage de M. Arthur Graf, intitulé *Roma nella memoria e nelle immaginazioni del Medio Evo*. Voir aussi *Bulletin de la Société des anciens textes*, I, 52 (article de M. Paul Meyer). Dans les récits latins, Tibère est atteint de la lèpre et, en même temps (dans quelques-uns du moins), Vespasien (ou Titus) a la face rongée par un ulcère ou par des vers. La modification de la légende que l'on remarque dans notre poëme (où, César étant sain, Vespasien, seul malade, est donné comme son fils) n'a pas été, à ma connaissance, signalée ailleurs. J'en dis autant

du nom d'Articlam, que ce dernier aurait porté d'abord, et de sa relégation à Fréjus dans une tour.

303. « Serar. » Il s'agit de Tibère.

310. « Frejus. » Ms. *freuis*. Cf. 430.

313. « vespas. » Proprement *guêpes ;* cf. ci-après, sur 465, et dans DC, cet extrait d'un glossaire latin-français : « *Vespa,* une mousche qui naist de charoigne d'asnes. » — « feres. » Corr. *fereson ?*

314-349. Sauf l'omission en cet endroit du personnage de Véronique, qui ne sera introduit que plus tard (476), notre récit suit ici assez fidèlement celui de la *Mors Pilati* (Tischendorf, p. 456).

320. « sans. » Sur cette forme de cas sujet en fonction de régime, Cf. *Sainte Marie Madeleine dans la littérature provençale,* p. 66, n. 1 (*Revue,* XXVI, 114, n. 1).

331. « reginat. » Corr. *reignat ?*

338. « chochatz. » *Sic,* pour *cochatz.*

348. « sota. » Manque à Raynouard. Ce doit être l'adverbe *sota* « substantivé. » Le fr. *soute,* qui en est la traduction, doit en provenir.

350-425. Tout ce passage dérive de la *Mors Pilati,* mais avec de profondes modifications. Il y a là, dans le texte latin, une véritable scène de tragi-comédie qui a disparu du nôtre. Celui-ci en revanche en contient une autre, non moins curieuse, qui manque dans le latin comme dans toutes les autres rédactions à moi connues. Voici, pour que le lecteur puisse comparer, le texte de la *Mors Pilati* (Tischendorf, p. 457[1]) :

« Pontius igitur Pilatus imperio Caesaris capitur et Romam perducitur. Audiens Caesar Pilatum Romam advenisse, nimio contra eum furore repletus est et eum ad se adduci fecit. Pilatus autem tunicam Jesu inconsutilem secum detulit : quam indutam coram imperatore portavit. Mox ut imperator eum vidit, omnem iram deposuit et ei protinus assurexit[2], nec dure sibi in aliquo loqui praevaluit : et in ejus absentia qui videbatur tam terribilis et ferus, nunc in ejus praesentia invenitur quodammodo mansuetus. Cumque eum licentiasset, mox contra eum terribiliter exardescit, se miserum clamitans quia ei furorem sui pectoris minime ostendisset. Statimque eum revocari fecit jurans et contestans quia filiius mortis est et nefas est eum vivere super terram. Qui cum eum vidit, continuo eum salutavit et omnem animi ferocitatem abjecit. Mirabantur omnes, mirabatur et ipse, quia sic contra Pilatum dum abesset exardesceret, et dum praesens esset, nil ei loqui

[1] Cf. *Legenda aurea*, cap. LIII, p. 233 de l'édition Graesse.

[2] Notre texte dit bien aussi 388 : *per el si va levar* ; mais il n'ajoute pas que ce fût malgré lui.

posset aspere. Tandem divino nutu vel forte alicujus christiani suasu ipsum illa tunica expoliari fecit, et contra eum pristinam ferocitatem animi mox resumsit. Cumque de hoc imperator plurimum admiraretur, dictum est sibi quod illa tunica fuisset domini Jesu. Tunc imperator eum in carcerem recipi jussit, donec sapientum consilio deliberaret quid de eo fieri oporteret. Post autem paucos dies, data est igitur in Pilatum sententia ut morte turpissima damnaretur. Audiens hoc Pilatus cultello proprio se necavit, et tali morte vitam finivit. »

370. « fas. » Ms. *fag*. Le *g* ici paraît sûr; mais il y a des endroits où cette lettre et l'*s* sont difficiles à distinguer, ce qui a lieu également dans d'autres mss. du même temps.

382. « portet. » Ms. *pontet*. — 396. « lo. » Ms. *la*. — 407. « le cor. » *Sic*.

409. « caüs. » On peut lire aussi bien *cans*. Mais, outre qu'un chien n'est pas nécessairement noir, la rime paraît exiger *us (Jesus)*. *Caüs*, mot qui manque chez Raynouard, mais qui vit encore, signifie *hibou, chouette*.

410. « sargans », pour *sarjans ;* forme qui sans doute vient du français. Cette partie du roman d'Arles dériverait-elle aussi, comme cela paraît sûr de la troisième, d'une source française?

417. « fas. » Ms. *fag*. Cf. la note sur 370. La seconde pers. du pluriel, dans notre texte, est partout en *s*, non en *tz*, ce qui exclut l'hypothèse, autrement admissible, à la rigueur, d'une mutation, purement graphique, de *tz* en *g (=ch), ch*, en Provence, sonnant comme *tz*.

419. « gens. » Ms. *geng*.

421. « far. » Corrr *for (= fort)* ?

430. « s'i. » Ou *si* ?

435. « si » = ici; manque à Raynouard.

436. « fas mi far. » Lacune après *far* ? On voudrait un mot signifiant *échelle*, ou quelque chose d'approchant.

438. « o fas. » Corr. *fes*, en mettant les guillemets après *Dieu* ?

440. Dans les autres versions jusqu'ici connues ou signalées, c'est toujours la « Véronique », c'est-à-dire l'image du Sauveur, empreinte sur le linge qui avait essuyé sa face, et non, comme ici, la tunique du Christ, dont la vue guérit soit Vespasien, soit Tibère. — « le vestir. » Autre exemple (cf. 407) de l'article *le* en fonction de régime.

441. « de. » Ms. *ui*.

443. « anar. » Ms. *anan*.

452. « trancar. » Pour *trencar*. On pourrait lire aussi bien *traucar*, qui, semble-t-il, conviendrait moins. Même observation pour *trancada* de la ligne 454.

461. « Plasa. » Ms. *Qlasa*. Le *Q* termine une ligne.

463. « que. » Corr. *quem* ? Un *tilde* a pu facilement être oublié.

465. « que Vesperiam l'apelet. » A cause des *vespes* dont il venait d'être délivré. C'est ce que l'auteur aurait dû ajouter. Dans une version française, en prose, de notre légende, qu'Edélestand du Méril a publiée dans ses *Poésies populaires latines du moyen âge,* on lit, p. 363 : « Et icil Vespasiiens avoit d'enfanche une maniere de vers es narines c'on apieloit *wespes,* et de ces wespes estoit-il apielés *wespasianus.* » M. Graf (I, 396, note 77), outre ce passage, cite encore celui-ci d'un commentateur de Dante, Jacopo della Lana : « Fu un imperatore romano lo quale ebbe nome Vespasiano, imperquello che le vespe li facevano nel naso nido. »

467. « faren » = *fàsen (faciant).* Ms. *farem.*

468. « dig. » Ms. *dis.* C'est l'inverse de la faute (*g* pour *s*) déjà relevée, et dont nous trouverons plus loin d'autres exemples.

470. Ce retour de la maladie dont Vespasien avait été guéri par la vertu de la tunique du Christ paraît propre à notre texte. Je soupçonne ici une confusion avec la légende de Constantin, que Dieu frappa de la lèpre, en punition du retard qu'il mettait à lui témoigner sa reconnaissance de la victoire obtenue par la vertu du signe de la croix. Cf. Graf, *Roma,* II, 80.

472-501. Nous avons ici un résumé extrêmement succinct, mais assez fidèle, de la forme de notre légende qui, d'après M. Paul Meyer, aurait été la plus répandue au moyen âge, et de laquelle on possède une rédaction provençale très-développée, que nous publierons prochainement Voy. *Bulletin de la Société des anciens textes,* I, 52, et cf. Graf, *Roma,* I, 404.

472. Le personnage appelé ici « don Joan » est nommé *Gai* dans la rédaction provençale précitée et dans celles qui lui sont apparentées.

474. « Vezona » = *Verona;* forme qui n'est point particulière à notre texte. D'autres que notre auteur nomment ainsi cette femme, plus ordinairement appelée *Veronique.* Cf. *Saint Fanuel,* v. 3263.— « la benda de Nostra Dona. » Je ne sais si un autre texte que le nôtre donne cette origine au linge miraculeux. Ailleurs c'est la bande de Veronique elle-même. La *benda* était une pièce du vêtement des dames, qui couvrait, partiellement du moins, la face, et n'était pas flottant comme un voile. Voy. le glossaire de *Flamenca.*

475. « verorica », pour *veronica.* Cf. *moriment* = *moniment,* dans la *Vie de sainte Madeleine* et ailleurs.

477. « *va(n).* » Ms. *vā.* La copie d'où la nôtre dérive portait peut-être *vay,* et l'*y* y aura été pris pour une *n;* confusion facile dans quelques mss.

478. « e sanatz. » Ms. *asanatz.*

480. « escalh » = fr. écaille. Manque à Raynouard.

482. N'y a-t-il pas une lacune après *tot dreg?*

485. « destres », sous entendu *del mur*. Le *destre* était une mesure linéaire, à l'usage des arpenteurs. Le verbe correspondant est *destrar*. Bertran Boisset, le copiste de notre ms., était, rappelons-le en passant, arpenteur de son état, ce qui était une fonction importante et considérée, et nous possédons un traité provençal d'arpentage transcrit tout entier de sa main, où le *destre* est représenté plusieurs fois dans de très-curieuses figures[1].

487. « dou », du côté de. Forme que Raynouard n'a pas relevée, bien qu'il y en ait d'autres exemples. C'est *daus*, sauf affaiblissement de la diphthongue. Cf. *sóuva* = *sauva*, et autres formes pareilles, dans lesquelles la diphthongue *au*, devenue atone (c'est le cas de *daus*, comme proclitique), s'est nécessairement affaiblie.

488. « pant » = pan (de mur). Cf. *ant* = *annum*. Sur ces formes en *t*, déduit d'un *z*, voy. la *Revue*, V, 333.

490. « fugon. » Corr. *fugiron ?*

491. « afugar » = *afogar*, brûler.

494. Suppl. *que* devant *anc ?*

499. « si » = *sie (sia)*. Cf. *si comes* = *sia comes* dans une tenson du XIVe siècle, composée dans le même pays et peut-être dans la même ville où notre ms. fut transcrit (*Derniers Troubadours de la Provence*, p. 130, v. 55, où l'éditeur a eu le tort d'imprimer *s'i*, comme je l'ai déjà fait remarquer[2]).

500. « los fara. » *Sic*. Suppl. *morir ?* Mettre un point après *jurieus ?*

507. « desvedat », pour *devedat*.

512. « Que », pour *Qui*. Cf. ci-dessus, la note sur 117.

513. « lon », pour *los ne*, comme *non* pour *nos ne*. Le ms. porte *lōs ;* mais l'*s* est empâtée, et il semble qu'on ait voulu l'effacer.

516. A partir d'ici, à la légende de Tibère viennent se mêler des souvenirs confus de l'histoire de Constantin (cf. 534); mais c'est bien toujours, dans la pensée de l'auteur, au même personnage que nous avons affaire, comme le prouvent les lignes 589-590. Il convient aussi de rapprocher de ce passage de notre poëme une autre variante de la légende de Tibère, que l'on trouve dans le *Compendi historial de la Biblia*, déjà cité plus haut (p. 513). On y lit, p. 276, qu'après s'être converti au christianisme et avoir puni Pilate, « l'emperador [Tiberius Cesar] ab Velocia[3] mes se en la mar e ana s'en en Septimanea per

[1] Bibl. de Carpentras, ms. no 323. Sur le *destre* de la ville d'Arles, qui avait seize pans de long et qui servait à « destrar totas posesions, eseptat vinhas », on trouvera des détails intéressants dans les mémoires du même Bertran Boisset (*Musée d'Arles*, 1876-1877, pp. 84 et 94).

[2] *Revue*, XXI, 101.

[3] Le Velosianus (Volusianus), de la *Vindicta Salvatoris* et de la *Mors Pilati*, le *cavalier gentil* de notre texte (305, 361, etc.).

un riu qui a nom *Vira*[1], e aqui mes se en una cova. Et estech aqui ab dejunis e ab oracions servint Deu. E ans que un any se complis envia nostro Senyor per ell e mori. E ana s'en la sua anima en gloria. »

528. « Elegos. » Cf. plus bas (541) *Elengos*. Si de ces deux formes la première est la bonne, on pourrait y voir les Ligures.

Ibid. « Barbis. » Peut-être les Bébryces.

530. « deforar eisir. » *Sic*. C'est un cas particulier du changement, si fréquent dans notre ms., de l'*s* douce ou du *z* en *r*, entre deux voyelles. Cf., deux lignes plus bas, *ar Arle* = *az Arle*.

539. « anonciat. » *Sic*. Ce n'est pourtant pas ce que le contexte semble réclamer. On voudrait quelque chose comme *acabat*. Peut-être faut-il corriger *anomnat*.

540. « a non. » Corr. *ac?* — « Gerengost. » Ce nom ne serait-il pas une altération de *Segoregios*, qu'on trouve comme variante de *Segobrigios?* Cf. Saxi, *Pontificium Arelatense*, p. 6.

542. « avie. » L'un des jambages du *v* (*u*) manque dans le ms.; mais l'*i* est marqué.

543-575. « Quant l'enperador... menasant. » Ce passage, dont j'aurais dû faire un alinéa distinct, est à rapprocher du poëme, encore en grande partie inédit, où sont racontés la vie et les miracles de saint Trophime, particulièrement des vers 320 à 422. Là le personnage qui donne son palais pour en faire une église a sa résidence ordinaire à Lyon (cf. notre texte, 587) et est qualifié seulement de roi ou de prince (*le reis que regia trastota aquesta terra, le bons prinses que regia las gens*).

544. « li », pour *i*. Cf. l. 618. Ces exemples prouvent que la confusion qu'on remarque aujourd'hui, en Provence et ailleurs, des représentants de *illi* et de *ibi*, remonte au moins au XIVe siècle. Raynouard ne mentionne *li* que comme pronom.

546. Suppl. *si fereson* devant *balejar?*

558. « le ques », pour *li ques*. La forme *le*, pour le datif, est connue; mais la Provence n'est pas de son domaine. Aussi paraît-elle ici un peu surprenante.

560. Remarquer ici *bons homs*, et de même l. 575, en fonction de régime. Influence probable du vocatif. Cf. *Sainte Marie Madeleine*, p. 66 (*Revue*, XXVI, 114).

566. « avem. » Ms. *avez;* mais là *z* = *m*, comme dans beaucoup de mss. du même temps, et comme dans beaucoup d'incunables.

[1] Sans doute la rivière de Berre, sur les bords de laquelle Charles Martel vainquit les Sarrasins en 737. Ne serait-ce pas le même nom, pour le dire en passant, transporté de la rivière à la contrée qu'elle arrose, qu'il faudrait reconnaître dans la « terre de Bire » de la *Chanson de Roland* (v. 3995)?

567. Cette ligne doit se rejoindre à 565, par-dessus 566, qui est évidemment une parenthèse, assez obscure d'ailleurs.

575. « mas. » C'est *et* qu'on voudrait ici ; *mais* pourrait avoir ce sens[1] ; mais *mas*, si je ne me trompe, ne l'a jamais eu. Peut-être, comme, en Provence, *mais* avait à la fois le sens de *magis* et celui de *sed*, le copiste a-t-il pu croire que *mas* avait aussi cette double signification.

576-582. Nous avons là sans doute quelque souvenir de légendes locales, qui se rattachaient à des monuments de la ville d'Arles ou de son territoire. *La Truelha* (la Trouille), dont les ruines se voient encore, était un palais bâti par Constantin[2] ; le nom de *Carbonier* est emprunté, comme le remarque M. Lieutaud (*lou Rouman d'Arles*, p. 14), à un antique édifice, qu'on appelait le château de la Carbonière[3]. Le même érudit remarque aussi que *Bigard* est le nom d'un quartier de la Crau, et que *Boriana, Augin* et *Agarin* rappellent respectivement le quartier du village voisin de Noves appelé *Bouriant*[4], la vallée d'*Auge* qui s'étend de Baux à Fontvielle, et le quartier ou la montagne d'*Agard* dans le territoire de Fonvielle. Cf. d'ailleurs ll. 755, 758, 761, 765, 975, 1071, 1072.

576. « Aras. » Nom imaginaire, tiré de *arenas?* Nostredame appelle ce roi Archin, et le distingue du fils de Magin (chez lui Montarin).

577. « Magin. » N'est-ce pas au nom de ce personnage, sur lequel je regrette de ne rien savoir de plus, qu'il faut rapporter l'adjectif français *maginois*, qui sert si souvent d'épithète à *palais* ou à d'autres substantifs désignant des constructions grandioses, ou, en général, des ouvrages artistement faits? Cf., en latin comme en grec, Dédale, et les adjectifs qui dérivent du nom de cet habile architecte.

577. « que li sovenc de gentileza. » Ceci n'est pas très-clair. Nostredame a pris, semble t-il, *gentileza* au sens du fr. *gentilité*, pays des gentils, et lisant sans doute *venc*, au lieu de *sovenc*, a rendu ainsi ce passage : « qu'era vengut de Gentilia embe grant gent qu'el menet. »

578. « ac. » Corr. *e?*

580. « Augin. » Ms. *Augī* ; Nostredame *Auguy*. — « Agarin ». Nostredame *Agassin*. — « Bones ». C'est bien une *n* ; mais plus loin (1072), on peut lire *Bueves* aussi bien que *Buenes*.

[1] Cf. ma *Grammaire limousine*, p. 338.

[2] Voy. Seguin, *Antiquités d'Arles*, p. 56.

[3] Sur ce qui en reste, voy. H. Clair, *les Monuments d'Arles*, p. 144. Cf. ci-après, l. 1071.

[4] Cette hypothèse est infirmée par la l. 1071, où l'on voit que le palais *Boriana* était dans Arles même, ainsi que le palais *Audeguier* (= *Audegier*, 581) et le palais de *Buenes* (= *Bones*, 580).

581. « Ermin. » Ms. *erium* (l'*i* est marqué); Nostredame *Hermin*.

581. Le roi de « la Truelha » devient chez Nostredame, qui devait pourtant bien connaître la Trouille, « lou rey de Troia la Grand. »

582. « el rey Galic. » Faut-il rapprocher de ce nom celui de « Gallici la vila », qu'on trouvera plus loin (1092)? Ce serait alors dans la contrée d'Arles qu'auraient été situés le royaume de ce prétendu roi et cette prétendue ville, comme l'étaient le château Bigart et le château Agarin.

595. Vaudrait-il mieux mettre la virgule après *tornar*, et le point-et-virgule après *plazer?*

587. « Livon. » On peut lire aussi bien *Linon;* mais je pense que c'est *Livon* qu'il faut préférer. J'y vois *Lyon*, avec insertion d'un *v*.

588. « d'Aianon. » Corr. *da Lavon?* Peut-être l'*a* de la préposition devrait-il être incorporé au nom. Cela expliquerait la forme *az* de la l. 587; il faudrait alors y corriger *az Alivon* et écrire ici *d'Alavon*. Le passage d'*i* à *a* reste inexpliqué. Il est d'ailleurs manifeste que le copiste ne comprenait pas de quelle ville il s'agissait.

589-90. « Vesperian dig Arteclan. » C'est l'inverse qu'il fallait dire. Cf. 465, 468.

591. Suppl. *o* après *quant?*

592. « sieutat. » Ms. *sieutet*.

593. « tant. » Ms. *tanc*.

III

L'intérêt de cette troisième partie de notre compilation [1] réside surtout dans ce qu'elle nous a conservé et dans ce qu'elle nous permet de conjecturer d'une chanson de geste, sans doute française, qui est perdue, mais sur laquelle nous possédions des indications, dont la plus ancienne et la plus explicite remonte au XIIe siècle. C'est celle que

[1] Sur les sources historiques de cette troisième partie du *Roman d'Arles*, — car elle repose certainement sur un fondement réel, à la condition de rapporter à Charles Martel ce qui y est raconté de Charlemagne et de Louis le Pieux, — le lecteur peut consulter, outre les histoires générales de Languedoc et de Provence, Anibert, *Dissertation sur la montagne de Cordes* [*], pp. 51 et suivantes; Reinaud, *Invasions des Sarrazins en France*, pp. 38, 54, 57, 62; Jonkbloet, *Guillaume d'Orange*, II, 45; Paul Meyer, *Tersin* (*Romania*, I, 58-59).

[*] Anibert suppose que ce nom fut donné à la montagne en question par les Sarrazins, qui occupaient Arles et son territoire, en souvenir de Cordoue (*Cordes* dans nos poëmes français).

fournit la *Kaiserchronik,* ou *Chronique des empereurs,* poëme allemand dont deux mille vers environ résument des récits poétiques consacrés à Charlemagne. Voici la traduction du passage qui concerne la prise d'Arles ; je l'emprunte en majeure partie à M. Gaston Paris[1].

« L'empereur Charles assiégea une place forte qui s'appelle Arles. Il y resta plus de sept ans. Les assiégés le méprisaient: un canal souterrain leur apportait en abondance du vin et tout ce qui était nécessaire à leur vie ; mais Charles, par grande adresse, détourna le canal, si bien qu'ils ne purent plus tenir. Ils ouvrirent les portes et combattirent avec un grand acharnement ; mais ils succombèrent dans la bataille[2]. Il y avait tant de morts des deux côtés que nul n'en eût pu dire le nombre. On ne pouvait distinguer les chrétiens des païens, quand Dieu les indiqua à l'empereur : il trouva tous les chrétiens placés dans des cercueils de pierre bien ornés. C'est une chose qui mérite d'être racontée à jamais[3]. »

D'autres allusions plus récentes à un poëme dont la prise d'Arles faisait le sujet sont les suivantes, qu'on trouve dans la *Vie de saint Honorat* et dans la *Passion de saint Porcaire,* de Raimond Feraud :

Cant Karlle maynes fon tornatz
De Roma, nostra pozestatz
As Arlles venc premierament,
Assajet la ciptat forment,
Et aqui mori Vezians,
Car le trachers, malvayts payans,
Princes de la Trapa, a llayron
L'auciys et a gran tracion[4].
Pueys que Karlles ac la ciptat,

[1] Voy. *Histoire poétique de Charlemagne,* p. 258. Cf. Paul Meyer, *Tersin, tradition arlésienne* (*Romania,* I, 56).

[2] Cf. notre texte, 769, 781-786, 808-817, 839-41, 976-977.

[3] Cet intéressant épisode manque dans notre texte ; mais il se trouve tout au long, ce que ni M. Paris, ni M. Meyer n'ont remarqué, dans un autre poëme, depuis longtemps connu, dont l'auteur a dû puiser, plus d'une fois, aux mêmes sources que celui du *Roman d'Arles,* je veux dire la *Vie de saint Trophime,* et il s'y place entre deux récits empruntés au Pseudo-Turpin, dans lesquels sont confondus, comme ici du reste en quelques endroits, les événements de la guerre d'Espagne avec les combats devant Arles, Roncevaux avec Aliscans. Voir ci-après, à l'appendice.

[4] Dans notre texte, Vivien est tué par Goliart, — et non pas en trahison, — et il n'y est pas dit que ce Goliart fût roi de la Trape.

Lo palays pres et afugat[1],
Tot' a sa pensa e son confort
A que pogues venjar la mort
Vesian, lo noble baron[2].
(Édit. Sardou, p. 44.

Conquist ay Arle e Narbona.
(*Ibid.*, p. 65). C'est Charlemagne qui parle

....
Plus eran de cen millia li gent de fer coraje
E an pres la marina et trastot lo ribage:
Non lor pot contrastar fort castel ni palays;
Ad Arlle la cieutat son entrat de rellays...
Ar s'ajostan las ostz tot drech en Aliscamps...
Crestians son vencut per la jent desastrada:
En Aliscamps son mort all vas de Vezian,
Tan feramentz los an envazitz li payan..
(*Ibid.*, p. 193.)

Il faut lire tout le chapitre, qui est intitulé: « Ayssi dis l'estoria que apres la mort de Karlle Mayne̾e dels autres que son scrichs en l'estoria, fom la batalha en Aliscamps dells crestians am los sarrazins els autres enfizels. » Ce qu'il importe de retenir de ce dernier extrait de Raimon Feraud, qui paraît peu d'accord avec le premier, et où la seconde bataille d'Aliscans semble avoir été confondue avec la première, dont elle aurait renouvelé le désastre, au lieu de le venger, c'est que là, comme dans le premier extrait et comme dans notre poëme, il n'est pas question d'Orange, et que c'est à Arles que tout aboutit.

598. Ici encore on peut voir une suite de la confusion déjà signalée avec la légende de Constantin. Dans la *Vie de saint Trophime*, c'est lorsque ce prince, quittant Arles, est revenu à Rome, que les sarrazins arrivent en Provence. Ailleurs, on le met lui-même aux prises avec

[1] C'est Louis, fils de Charles, et non Charles lui-même qui, dans notre texte, prend, en dernier lieu, la ville d'Arles et la brûle. Cette divergence et celle qui a été relevée dans la note précédente donnent lieu de supposer que Raimon Feraud, ou l'auteur latin qu'il traduit, fait allusion à une version de la *Prise d'Arles* avec laquelle ne concordait pas entièrement celle qu'a suivie l'auteur de notre compilation.

[2] M. Gaston Paris, citant ce passage, p. 258 de son *Histoire poétique de Charlemagne*, dit en note: « Il (Raimon Feraud) confond, semble-t-il, la prise d'Arles avec la bataille d'Aleschans, en racontant que là mourut Vezian ou Vivien. » Notre texte, où la même confusion se remarque (cf. ci-après, l. 1048), prouve qu'elle devait aussi se trouver dans le poëme qu'a connu R. Feraud.

les sarrazins, lorsqu'il a bâti Constantinople. Voy. Graf, t. II, p. 104.

598. On lit ici, en marge du ms., d'une main postérieure (XVII[e] siècle?): « Sarazins en Arles. » — « foron » = furent. au sens de *allèrent?* Ou corr. *abitat?* C'est ainsi qu'a dû lire Nostredame (*qu'eran habitatz aqui*).

600. « Nemze. » On lit *Venise* dans l'extrait publié par M. Lieutaud, qui voit là le *pagus* d'où le Comtat Venaissin a tiré son nom. C'est aussi ce qu'avait compris Nostredame (*la comtat de Venayssa.*) — « Aurenga. » Ms. *Auregā.*

601. « Eilanon. » *Sic.* C'est évidemment, comme tout à l'heure, de Lyon qu'il s'agit. Ainsi l'a compris Nostredame (*et Aurenja jusquas a Lyon*). Corr. *et Lavon?* Cf. 588 et la note sur cette ligne.

602. Il doit manquer après *dieus*, si ce mot est bien la bonne leçon, un verbe signifiant appela ou envoya. M. Lieutaud supplée *mandet,* qui conviendrait fort bien.

605. Le ms. n'indique aucune lacune; mais il y en a une évidemment avant *ni mais de malvestat.*

606. Nostredame introduit ici un personnage, le pape Léon III, qu'il paraît avoir emprunté à *Philomena,* roman qui lui a peut-être aussi fourni l'idée, et en partie les termes, des deux discours qu'il prête à Charlemagne.

610. « Arle lo blanc. » J'ignore le motif de cette appellation. Anibert (*Mémoires sur l'ancienne république d'Arles,* t. III, p. 144), après avoir constaté que « cette espèce de sobriquet » était connu dès le XII[e] siècle, que Roger de Hoveden, Joinville et Bertran Boisset s'en sont servis, ajoute: « Je serais fort en peine d'en assigner la véritable signification. Je conjecture cependant qu'elle est purement morale, et qu'elle peut fort bien se rapporter à la vigilance avec laquelle les Arlesiens s'étaient préservés de toute tache d'hérésie. » Je croirais beaucoup plus volontiers que l'épithète doit être prise au sens propre et matériel. Bouche déclare (I, 316) n'en pas connaître l'origine.

613. « bars. » Ms. *barc.*

616. En marge, de la même main que plus haut: « La ville de Freta, maintenant dicte St-Remy. »

618. « li » = *i*. Cf. la note sur 544.

619. « venqua. » Pour *venga*. Cf. *jaques* pour *jagues* (222).

629. « agran. » Ms. *agron*. Cf. 809.

629. « volses », pour *volcses* (= *volguessetz*).

632. « bies » = fr. *pers* (*pares*), influencé par *ber*. Ms. *biēs.* Plus loin, 742, on lit *pies,* qui est plus près de *pers.*

644. « Ar. » Ms. *An.*

645. « gens. » Écrit d'abord *geng.*

653-690. Cet épisode, jeté au milieu d'un récit auquel, à cette place du moins, il se lie fort mal, a tout l'air d'une interpolation. Poure (ou Povre [1]) Noirit rappelle à la fois Galien, du roman de ce nom, et le Povre Veü de *Foulque de Candie*. Comme Galien, il est fils d'Olivier et d'une princesse délaissée par son amant; comme le Povre Veü, il est né des amours d'une princesse sarrazine avec un chevalier français; et son nom n'est peut-être que le nom même de ce dernier, inexactement traduit, ou traduit sur une forme altérée, telle que serait *Povre Peü*. *Peü*, en effet, serait bien rendu en provençal par *noirit*, encore mieux par *pagut*, en quoi je soupçonne fort qu'il faut corriger le *agut* de la ligne 685 [2].

La mère de Poure Noirit, sœur de Tibaut, s'appelle Blancaflor. Ni la mère de Galien, ni celle du Povre Veü ne portent ce nom ; mais très-approchant est celui (Floripes) de la sœur de Fierabras, dont l'amant, comme on sait, est Gui de Bourgogne. Or Gui est aussi le nom de l'amant de Faussette, la mère du Povre Veü. Serait-il trop hardi d'imaginer une confusion de plus et de supposer que notre auteur, après ses emprunts à *Galien* et à *Foulque de Candie*, en a fait un autre (mais plus déguisé) à *Fierabras ?*

654. « bars. » On a écrit d'abord *barg*, qui a été effacé, puis *bargs*, dont on a effacé le *g*. Il est probable que, dans le ms. d'où provient le nôtre, la distinction du *g* et de l'*s* était déjà difficile. Cf. ci-dessus, sur 370.

655. « Noireit. » Corr. *Noirit ?* Les formes de participe passé ne manquent pas en provençal, qui renvoient analogiquement à *ectus ;* mais je n'en connais pas de telle pour le verbe *noirir*.

657. « Se. » Ms. *Me*. *conosc*, qui suit, serait peut-être à corriger *consec*.

662. « .j^e. glant. » Corr. *.j. gant?* La mesure, dans tous les cas, exige *un*.

664. « bauestray. » *Sic*. Corr. ?? On pourrait songer à *travestray*, qui serait pour *travertray* d'un verbe *travertir* (trans vertere), qui

[1] La forme provençale est *paure*. Cf. ci-dessus, p. XIII, n. 1.

[2] Dans le *Ciriffo Calvaneo*, poëme italien du XVe siècle, dont l'auteur est Luca de' Pulci, frère de l'auteur du *Morgante*, le Povre Veü, qui en est le véritable héros, devient « il Povero Avveduto », ce qui est sans doute un essai d'interprétation d'un nom dont la signification est assez difficile à déterminer. L'auteur de *Foulque de Candie*, Herbert Leduc, paraît avoir pris *veü* au sens de *pourvu :*

Por ce qu'il est sans terre, s'ot nom Povres Veüs.

Voy. l'édition Tarbé, p. 68.

n'aurait rien d'anormal, et dont la seconde *r* se serait, par dissimilation, changée en *s*[1]. Le contexte s'en accommoderait on ne peut mieux.

670. « contar. » Répétition fautive (voir deux lignes plus haut)? Corr. *cercar?*

685. « Poure agut. » *Sic.* Corr. *Pagut?* Voy. ci-dessus la note sur 653.

691. « sigi » pour *segui*. *Sec* ou *seguet* seraient plus corrects, ou du moins plus usuels.

693. « que bevia. » Corr. *qu'en?* — 701. « estas. » Ms. *estag.*

711. Olivier de Verdun est nommé dans *Flamenca* (v. 693) et ailleurs. Sur ce personnage, que notre auteur paraît identifier, à tort ou à raison, avec le compagnon de Roland, voy. ce que dit M. Paul Meyer, *Romania*, VII, 453, à propos d'un vers de Guiraut de Cabreira.

718. « desbrasatz », privés de l'usage de leurs bras. Manque à Rayn.

719. « briratz. » Ms. *brirutz.* Les chrétiens avaient les bras comme paralysés à force de frapper, et étaient brisés de fatigue.

720. « a. » Corr. *am?*

726. « .j. bosc, penons, senieras. » Ceci, chez Nostredame, est devenu *lou bosc appellat Baudierar*, d'où les deux leçons divergentes que présentent les textes A et B du *Tersin* de M. Paul Meyer[2] : *Beaudinar* le premier, *Baudieras* le second. On en pourrait inférer que Nostredame a eu sous les yeux un ms. du *Roman d'Arles* autre que celui de Boisset, et dans lequel, au lieu de *senieras*, on lisait *bandieras*.

730. « Senhor. » Ms. *Senher.*

743. Suppl. *o* devant *auri?*

744. Cet Alimon devait avoir la vie dure, car nous le verrons reparaître plus loin (1015) et combattre de nouveau.

745. Suppl. *en* devant *an?*

747. « farian » = *fasian*, se rapportant à *colps;* ou corr. *ferian?*

758. « Garin », pour *Agarin*. Cf. 761. — « gent. » Ms. *gens.*

762-3. « Naimes de Baivieras. » A ce personnage, Nostradamus a substitué, avec son audace ordinaire, un « Jaume, qu'era seignour de Fretta. »

764. « gis » = *ges*. Cette forme, aujourd'hui commune, manque à Raynouard. Peut-être faudrait-il corriger *gens* (gentes).

767. Il doit y avoir ici une lacune; il faudrait un régime à *amenar;* ses machines de siége?

769. Saxi, dans son *Pontificium Arelatense* (Aix, 1629), p. 166,

[1] Voy. dans la *Revue des l. rom.*, X, 150, quelques exemples certains, tels que *sastre* pour *sartre*, du changement de *r* en *s* qu'on suppose ici.

[2] *Romania*, I, 65. Cf. *Revue*, XXVII, 87.

parle de ces souterrains, peut-être d'après notre poëme, et il prétend les avoir vus. Bouche, I, 718, ne fait guère que répéter Saxi. Voici les paroles de ce dernier : « Saraceni oppugnarant expugnarantque Arelatem ; illos obsidione cinxerat viceratque Carolus : at victi se in tutiora loca recepere ; cuniculos enim miro opere fabricatos, in diversos agrorum partes erumpentes, fecerant, quos annis præteritis vidimus..., licet fluentibus disjectisque temporum injuria fornicibus ; quos etiam insequutus ad internecionem pene delevit ; ædemque cruci, ob inimicos crucis Christi devictos, in ipso victoriæ loco dicavit. Hac de obsidione quamvis taceant scriptores, loquuntur lapides. » Suit le texte de l'inscription, bien connue, de l'église de Sainte-Croix, dont Saxi n'hésite pas à admettre l'authenticité. Cf. Anibert, *Dissertation sur la montagne de Cordes*, pp. 47 et suiv., *Romania*, I, 57-58.

775. « si ran. » Ms. *suan.*

780. « fosas » = *forsas* (forteresses.)

783. « gens. » Ms. *geng.*

790. « Que volra », pour *Qui v.* Cf. ci-dessus, note sur 117.

794 « Bogas. » C'est Bougie, en Afrique.

799. « lo rey. » Ms. *roy.* — Il y a dans le ms. une *s* longue isolée entre *son* et *corin.*

803 « demasipar. » Ce mot, qui manque à Rayn., doit signifier le contraire d'*émanciper*, par conséquence *soumettre* (ou *dépouiller*, si *de tot* n'est pas ici une locution adverbiale équivalant à *totalement.*)

810. L'auteur paraît donner ici à *asignar,* si la leçon est sûre, le sens un peu forcé de « obliger », « contraindre. » Peut-être faut-il lire *asiguar,* qui serait pour *asigar,* qui serait lui-même pour *asijar* (assiéger). J'ai signalé de pareils emplois abusifs du *g* pour *j* dans la *Vie de sainte Madeleine.*

813. « lur iscan. » Ms. *lus istam.* Cf. 815.

820. « lan. » Ce serait *la en* ou *la ne ;* cf. 382 ; mais il vaut sans doute mieux corriger *lay.* Le copiste a pu prendre un *y* pour un *n* à second jambage allongé.

830. « Odor. » Cf. 945. « La Crau est terminée au bord de la mer par un rocher appellé dans les anciens actes *la Roche d'Odor.* » (Anibert, *Mémoires sur l'ancienne république d'Arles*, I, 103.)

831. Il y a évidemment une lacune après *perpres,* à moins qu'on ne doive supprimer les deux *de* de cette ligne, en transportant la virgule après *perpres* et en plaçant une autre après *tera.* Nostredame rend ainsi ce passage : « Estre aribas a Houdour, descenderan en terra. Lous moyssalhons non son tant especes comma eran lous sarrazins per la Crau d'Arles. »

837. « asuavon. » On lit plutôt dans le ms. *asnanon,* qui ne signifierait rien. *Asuavon* est intelligible, du moins en lui-même (afin qu'ils

se calment), aussi bien que les mots qui suivent. Mais le sens qui en résulte ne paraît guère d'accord avec le contexte. Y a-t-il une lacune?

839. « alages. » Mot peut-être emprunté au français. Rochegude a *alata, alaia*. Voy. D C, *alea, aleya*, et Godefroy, *alée*. La signification est celle de *galerie, chemin couvert*.

869. Ici commence la plus étrange confusion de Roncevaux et d'Aliscans. On remarquera les répétitions et les contradictions que présente cette partie de notre compilation. Il semble que l'auteur, non content de prendre au hasard dans les chansons de geste du cycle carolingien, ait aussi emprunté, des noms tout au moins, à la geste de la croisade. D'où peut venir, sinon de là, Corbaran de Perse (870, 923) et ce conseil tenu à Jérusalem (939) par le Soudan de Babylone[1]?

877. « lo camp. » Corr. *l'acamp?*

881. « trastug », pour *trastotz;* cf. *tug*, 933, pour *totz*. Des dialectes modernes ont conservé ces formes dans la double fonction de sujet et de régime (comme ici.)

888. Ms. *Barvies;* de même 892, 904. Mais cf. 763. Dans le ms. d'où le nôtre dérive, l'*i* et l'*r*, comme il arrive souvent, étaient peut-être sujets à se confondre. La forme *Bayviers*, qui est la nôtre, sauf la chute de l'*r*, est, avec *Bayvier*, dans la *Vie de saint Honorat*.

888. « Gandelbu. » C'est le « Gandelbodus rex Frisiæ » du Pseudo-Turpin, *Guandalbueys* dans *Saint Honorat* (p. 60.) Ce personnage figure dans *Aimeri de Narbonne*.

889. « Augier lo vilan. » Il s'agit sans doute d'Ogier le Danois. Mais d'où vient une pareille épithète? Serait-ce une corruption de *vaillant*. Cf. 891.

889-90. « las sieuas gens. » Remarquer ici cet emploi de *sieuas* au lieu de *lor*. Nouvel exemple à joindre à ceux que j'ai déjà relevés ailleurs. Cela est contraire à l'usage classique, mais conforme à l'usage moderne de la Provence.

893 « Que »; pour *Qui*. Cf. ci-dessus, note sur 117.

896. « cons. » Ms. *cont*.

899. « li coms. » Cette forme *li* de l'article sing. sujet provient sans doute directement de l'original français.

907. « anantat », honni; pour *enantat*, de *enantar*, qui est dans Raynouard, avec un exemple tiré de *Saint Honorat*.

909. « arle », pour *alre*.

910. « Blanc. » Ms. *blant*. — « pont canones. » Il doit s'agir du pont-

[1] On peut remarquer en outre qu'il y a, dans *Godefroy de Bouillon*, un roi Corsuble comme ici (930), un Gerart l'Allemand comme ici (999, 1009) et, comme ici encore (1006), 1015, etc.), deux guerriers sarrazins appelés, l'un, Golias, et l'autre, Longin.

canal sur lequel passait l'aqueduc que Charles fit couper, autrement appelé pont de Barbegal. Voy. *Romania*, I, 66, n. 3. *Canones* (*canonesc*), adjectif qui manque à Raynouard, se rattache à *canon* (*tuyau, tube*), considéré comme synonyme de *canal*.

911. « Bertran. » Ms. *pean*. Il s'agit de Bertrand, cousin de Vivien, et neveu, comme ce dernier, de Guillaume au court nez.

913. « Bertrant. » Ms. *Bt*, avec ou signe abréviatif.

917. « er el » ; pour *ez el*.

930. « Corobli », 933. « Corubli. » C'est peut-être Corsuble, roi d'Alyon, qui, dans *Foulque de Candie*, est tué par le Povre Veü[1].

932. Tibaut, donné ici pour mort, va reparaître vivant un peu plus loin (979 et suiv.).

935. « gens. » Ms. *gengs*.

937. « Jerualem. » *Sic*.

954. Suppl. *de* devant *lus* (qui est pour *lurs*.)

962. « lo Lieurant », corruption du f. *loherain*. — « Camba. » Corr. *Campaines* (Champenois)? Cf. plus bas, 1009.

963. « Guirau. » Ms. *Guirā*. Mais cf. 999 et 1009.

968. « gens. » Ms. *gengs;* mais le *g* est empâté ; peut-être a-t-on voulu l'effacer.

980. Le contexte semble exiger la suppression des deux négations, à moins qu'on n'admette qu'elles valent ici une affirmation, ce qui serait bien insolite.

982. « pesa a » = fr. *pieça*. Cf. ci-dessus, p. 479, n. 1.

983. « Corbaran. » *Sic*. Corr. *Corubli*. Cf. 933-934.

1005. Lacune ou passage corrompu? On ne comprend pas que le fils de Marsile soit tué par un des siens.

1006. « Golias. » Ce personnage est, plus bas (1015, 1020, etc.), nommé Goliart. C'est lui qui fera à Vivien sa dernière blessure (1048). Il figure dans *Foulque de Candie* et dans *Aliscans;* mais là c'est de Haucebier que le jeune héros reçoit le coup mortel.

1007. « lo rey Garin. » Pourquoi Garin, qui est sans doute le même que plus haut (962, 997), est-il ici qualifié de roi?

1011. Ms. *companois*. Cf. *Borgonios*, l. 856.

1013. « Quels », pour *Quils*. Cf. ci-dessus, note sur 117.

1015. « Danttug et Alimon. » Le premier de ces noms est évidemment corrompu[2] ; rapproché du second, il fait penser à ceux de Dathan

[1] Sur un autre personnage à rapprocher de notre Corobli, voy. l'appendice (II). Il y a aussi un Corsuble dans *Fierabras*.

[2] On pourrait lire aussi bien en deux mots *Dant Tug*, ou *dant Tug;* mais cela ne serait guère plus satisfaisant.

et Abiron, qui reviennent si souvent, au moyen âge, dans une formule d'imprécation, et qu'on aurait bien pu avoir l'idée d'appliquer à des sarrazins, comme d'autres noms bibliques, tels que Goliath. *Alimon* se ramènerait sans peine à *Abiron* par les intermédiaires *Amilon* et *Abilon;* quant à *Danttug,* nom dont la physionomie est si bizarre, on pourrait se l'expliquer par une mauvaise lecture de *Dathan,* où l'*n* aurait eu cette forme particulière qui la fait ressembler à un *y.*

1017. « fas. » Ms. *fag.*

1023. « non ti blande. » Ce verbe, si la leçon est sûre, est pris ici dans une acception un peu forcée, car le contexte indique qu'il faut entendre : « je ne te crains pas. »

1027. « ulham » ; pour *vulham.* Sur cette aphérèse du *v*, voy. ma *Grammaire limousine,* p. 369.

1036. « Rainier Campaines. » Plus haut (1009), c'est « Richart Campaines » que nous voyons accompagner Girart l'Allemand. Il y a évidemment une erreur, soit ici, et déjà l. 1032, soit plutôt, peut-être à la l. 1009, où le copiste aura mal interprété une abréviation et écrit *Ricart* au lieu de *Rainier.*

1040. « siam » = *nous étions.* Sur cette forme, voy. ma *Grammaire limousine,* p. 373. Je l'ai constatée justement dans une pièce d'un troubadour arlésien, composée vers 1290.

1041. « salvarian » = ... *riam.* Le ms. a plutôt *salvarien;* mais l'*e,* si c'est bien un e, est surchargé.

1046. « ma. » *Sic,* pour *mas.*

1052. « aperet », = *apezet,* du verbe *apezar* (cat. *apear*), qui manque à Raynouard; *mit pied à terre.* Cela ne s'accorde guère pourtant avec 1038-39, où l'on voit Girart trouvé mort par Vivien et Guillaume.

1083. « al... » Lacune évidente, mais qui n'est pas indiquée dans le ms.

1092. « Gallici la vila. » Cf. la note sur 582.

TABLE DES NOMS DE LIEUX

ET DE PERSONNES[1]

[1] Les chiffres qui suivent les noms renvoient aux lignes du texte. Un astérisque indique une note. Les noms de lieux sont imprimés en petites capitales.

5

TABLE DES MOTS ET DES FORMES

RELEVÉS DANS LES NOTES

APPENDICE

I

Voici l'extrait, annoncé plus haut, du poëme sur saint Trophime. Il comprend le plus important pour nous de ce qui, dans ce poëme, se rapporte aux luttes des chrétiens et des sarrazins sous Arles. Inutile d'appeler de nouveau l'attention du lecteur sur les confusions qu'on y remarque et qui, probablement, ne sont pas toutes involontaires. Je donnerai d'ailleurs en note les passages du Pseudo-Turpin dont l'auteur s'est inspiré, ou qu'il a reproduits, avec plus ou moins d'exactitude et de conscience.

....
Pueis lo bon crestia[1] lo luoc dezenparet
Et en Roma tot dreg ell s'en anet.
Apres aysso sararins d'otra mar
Motas gens ajusteron, e vengron aribar
A j. port que es d'Arle, c'apelan Odor.
Aqui vengron an naus an joy et an baudor,
E trastoz son en terra de las naus deisendutz
E paseron la Crau ; ad Arle son vengutz ;
E fon fort gran la ost dels sararins ;
E conta nos Tropins[2], archivesque de Rems,

[1] L'empereur Constantin.

[2] Cf. Pseudo-Turpin, édit. Castets (VII[e] publication spéciale de la Société), chap. XXIX, p. 55 : « Postea vero ego et Karolus cum quibusdam exercitibus nostris a Blavio discedentes per Gasconiam et Tolosam tendentes Arelatem perreximus. Ibi vero invenimus Burgundionum exercitus qui a nobis in Hostavalle discesserant, et per Morlanum et Tolosam venerant cum mortuis suis et vulneratis, quos lectulis et bigis secum illuc adduxerant ad sepeliendum eos in cimiterio in Ailis campis, in quo cimiterio tunc per manus nostras sepulturæ traduntur Estultus comes Lingonensis, et Salomon, et Sanson, dux Burgundiorum, et Arnaldus de Bellanda, et Albericus burgundio, Guinardus et Esturmitus, Halto, et Tedricus, Yvorius, et Beraldus de Nublis, et Berengarius, et Naamon, dux Baioariæ, cum decem millibus aliorum. Constantinus præfectus apud urbem Romam per mare delatus, cum aliis multis Romanis et Apulis, sepelitur ; pro quorum animabus uncias duodecim millia argenteas totidemque talenta aurea Karolus apud Arelatem egenis dedit. »

Que aqui era lo rey Carles Mayne,
An trastot son poder, et aqui los venquet.
Et adoncas trastotz aquels qu'eron borgonhons,
Tug li prinses e contes e li nobles barons
An pres trastotz los mortz els nafratz,
E totz los borgonhons que son vieus escapatz
An carris totz los mors e los nafratz porteron.
Selh c'anar non podien an caval ameneron.
En Aliscans los portan aqui los sebelir,
E [i] fon lo comps fols de Leon[1] atressi,
E Salamon lo duc, e Sanson borgonhons,
Arnaus et Alberic, Estornit et Autos,
Teodoris, Iori, e le pros Berenguier,
E Berart de Nubles, so es de Mondeidier,
Naagra, le dux de Baiona[2] lo bar,
A[m]. ij.c. cavaliers sieus los acompanhet.
An tant venc a saber a Karle,
E tantost per sa ost e elh a ffag cridar
Que s'en anon an luy sell quel volran amar.
E parti si de Blavia, per Gascuena paset,
E passet per Toloza, ad Arle s'en annet;
E aqui atroberon la ost dels Borgonhons
Que an los sararins se combaton tot jorn,
Et avian tans mortz que la terra en cubria
E per tota la ost tot l'ayze en pudia.
Adons, so dis Tropins, per lo fils de Dieu
Sus en las sebouturas los ay benesit ieu.
E cant Karle fon aqui,
Anb aytant .j. homs novelhas aportet
Que Contastins, que fon del mont senhor[3],
Ffo sebelit en Alisquans an grant honor,
An ganre de cavalliers romans e poiles;
An lo rey Contasti los aporteron lains,
E son tug sebelitz, si com homes onratz,
An grans prosesios el sementeri sans.

[1] L'auteur n'avait sans doute jamais entendu parler d'Estout de Langres ; autrement il n'aurait pas si étrangement traduit le « Estultus comes Lingonensis » du Pseudo-Turpin.

[2] Voilà encore une étrange traduction. Evidemment Naime de Bavière était aussi pour notre auteur un personnage tout à fait inconnu.

[3] Le « Constantinus præfectus » du Pseudo-Turpin devient ici le grand Constantin. Ce que l'auteur ajoute rend difficile de croire à une simple bévue.

Carle o auri, mot lo moc pietat;
Per las armas d'aquells mot deniers a donatz,
Xij. m. onsas d'argent als besonhos,
Atrestant bezans d'aur per Dieu le glorios.

E cant Karle auzi que tantz homes mortz son [1]
En aquelas batalhas e non conois qui son,
Fes preguieras a Dieu que li demostres
Cals eran crestians vo sararins.
E Dieus notre senhor, plen de pietat,
Las preguieras de Karle a tantost esaurit,
Que trames monimens de marbre obratz
E de totas manieras de peiras que queras,
E trames n'i Dieus tant el sementeri sans,
C'on non los nombraria s'i ponhava .c. ans.
E vengron tug ensems li vas en .j^a. nueg
Von li crestians foron sebelitz sens enueg.
Aras poyrias, senhors, tug a prezent vezer
Con Dieus nostre senhor a als martirs plazer.

Cant la ost del rey Karle ac lur tendas fermat,
Aytantost commandet lo rey a sson barnaje
Que quascun s'aparelhe de la batalha far,
E preget Jesu Christ que li fesa conoysser [2]
Totz aquel[s] qu'en la batalha deuran remanir.
Et esgardet e vi que cros tant [3] luriron
Encontre lo solhel sel que morir devion.

[1] Voici maintenant le passage mentionné plus haut, p. 58, n. 3, et où est raconté le miracle rapporté dans la seconde partie de l'extrait de la *Kaiserchronik* que j'ai cité.

[2] Nouvel emprunt au Pseudo-Turpin (chap. XVI, p. 26); mais l'auteur transporte à Arles un événement que le texte qu'il copie place en Navarre :

« Karolus namque vero, antequam bellum esset, rogavit Dominum ut ostenderet ei illos qui morituri erant de suis in bello. Die vero crastina, armatis Karoli exercitibus, apparuit rubeum signum dominicæ crucis in humeris moriturorum retro super loricas; quos ut vidit Karolus, mox retrusit illos in oratorio suo ne morerentur in bello. Quam incomprehensibilia sunt judicia Dei et investigabiles viæ ejus! Quid plura? peracto bello et perempto Furre cum tribus millibus Navarrorum et Sarracenorum, quos custodia retruserat Karolus, reperit exanimatos, et erat numerus illorum circiter centum quinquaginta! O Christi pugnatorum sanctissima caterva! etsi gladius persecutoris eam non abstulit, palmam tamen martirii non amisit. »

[3] Corr. *que de cros tot?*

El rey fes los enclaure, que los cujet gardar;
A la fort mort de glasi los volgra escapar;
Mas Dieus a la mort los a sentenciatz,
La sentensa dura a d'autramens mudat;
Que adons quel rey Karle fon retornat
De la batalh' a l'ost, et el a atrobat
Mortz tos los quavaliers qu'enclauze fag avie;
Et an mot gran dolor lo rey totz los planhie,
E fes venir los preires e los clers de la ost
E totz los cors dels mors an grans cans sebelir
En los vasses, dizent lur bons absolvemens
E la ssanta orasion(s) del payre omnipotent.
Permieramens lur armas sont davant Dieus,
Sus lo sobeira sel laz an angils portadas,
En deven creire tug qu'elh sien martirs
E que tug sien al gag de paradis.

Suit le récit d'un miracle accompli par saint Trophime : Un chevalier a donné un soufflet à l'archevêque Turpin. Charlemagne le condamne à mort, avec neuf de ses parents. On les pend; mais saint Trophime, dont ils avaient invoqué la protection, soutient leurs corps et les conserve vivants pendant huit jours, au bout desquels, après avoir repoussé une attaque des Sarrazins, une partie de l'armée chrétienne, passant par l'endroit appelé *les Fourchons,* où ces chevaliers étaient pendus, constate le miracle. Turpin et Charlemagne pardonnent, et les chevaliers, abandonnant le siècle, se consacrent à Dieu et à saint Trophime.

Il n'est plus ensuite question de Charlemagne ni des Sarrazins.

II

Dans un ouvrage rempli de fables ramassées de côté et d'autre, et auxquelles l'auteur a dû plus d'une fois mêler ses propres imaginations, *la Royale Couronne des roys d'Arles,* par M. I. Bouis, prestre (Avignon, 1641), on trouve, p. 110 et suiv., un chapitre intitulé : « Comme l'Empereur Charles deslivra Arles du siege des Sarrazins, et du séjour qu'il fit dans la ville. » Parmi les sources, assez diverses, de ce chapitre, on distingue sans peine, outre l'inscription expressément désignée, et d'ailleurs reproduite, de Sainte-Croix de Montmajour[1], le

[1] Sur cette inscription, voyez ci-dessus, page 63, note sur la ligne 769.

Pseudo-Turpin, le *Philomena*, le poëme sur saint Trophime. Les emprunts au *Roman d'Arles*, s'il y en a eu, sont moins évidents, et en tout cas moins nombreux et moins importants. Peut-être est-ce de là que l'auteur a tiré le nom d'un roi d'Arles, qui figure (p. 114) dans l'énumération, empruntée au *Philomena*, de seize rois sarrazins de Provence ou de Septimanie, vaincus par Charlemagne. Le *Philomena* ne fait que mentionner parmi les autres, sans même le nommer[1], ce prétendu roi d'Arles; tandis que Bouis, outre ce qu'il raconte de lui et dont le *Philomena* ne dit rien, lui donne le nom de Cordube, qui s'éloigne assez peu du Corobli ou Corubli (= Corsuble?) de notre texte (930, 933) pour qu'on puisse supposer sans invraisemblance que c'est de là qu'il vient. Voici, avec le passage auquel je fais ici allusion, un ample extrait de ce qui précède et de ce qui suit (pp. 110-120). Tous nos lecteurs pourront ainsi comparer avec notre roman le récit soi-disant historique du bon prêtre Bouis[2].

« Comme l'Empereur Charles delivra Arles du siege des Sarrazins, et du séjour qu'il fit dans la ville.

» Les Sarrazins ayans honteusement estez chassez d'Arles par les victorieuses armes de Charles Martel, ils ne perdirent pourtant l'envie de ruiner la France, ains ayans renforcé leur armée, tant par mer que par terre, vindrent la seconde fois d'Espagne en Languedoc et Provence, et gaignerent tous les ports de mer qui leur pouvoient donner du trouble, afin d'avoir la libre entrée et sortie du royaume: ce qu'arriva l'an 767 pendant le regne de Pepin, fils de Charles Martel, et s'estendirent jusques à Lyon, dans la Bourgogne, la Gascongne et en la Guienne, exerçans toute sorte de cruautez pour se venger des françois; mais l'année suivante, l'empereur Pepin mourut, et son fils Charles, surnommé le grand, ou Charlemagne, succéda au royaume de France, et peu à peu à l'Empire. Estant couronné empereur par le pape Leon 3, en recompence de ce qu'il l'avoit estably à son siege, vint promptement en France pour delivrer son royaume de l'oppres-

[1] Du moins dans le texte provençal du ms. de Londres, si je m'en rapporte à un extrait de ce ms. que s'est procuré M. Frédéric Fabrège et qu'il a bien voulu me communiquer; car, dans la version latine publiée par Ciampi, on lit (p. 26): « quintus *Aly* rex *aralatensis*. »

[2] Au commencement de ce siècle, un historien de la ville d'Arles, Noble Lalauzière, reproduisait encore sans hésitation une partie des fables accueillies par Bouis. Voy. l'*Abrégé chronologique de l'histoire d'Arles* (1808), pp. 93 et 94.

sion des Sarrazins, et avec une forte armée les chassa de la Bourgogne, du Lyonnois, de la Guienne, de la Gascongne, du Languedoc, et passant les monts Pyrenées, les poursuivit jusques à Gironne et Barcelonne, où il en fit une grande défaicte ; et donna en action de grace à l'eglise cathedralle de Gironne, apres l'avoir faicte reedifier (car les Sarrazins l'avoient tombée) une image ou une statue de la Vierge d'argent doré, de la hauteur de six pans, qui est encore gardée dans ladite église.

» De là, poursuivant ses victoires, sçachant que cette barbare vermine estoit encores en Provence, et tenoient assiegée la ville d'Arles, s'estans fortifiez dans les montaignes de Montmajour et Cordes ; y vint promptement et passant le Rosne, donna si heureusement la charge à ces infidelles, que depuis Montmajour, Sainct Remy et jusques à la Durance, qu'il y a plus de six lieues d'estendue de pays, furent tuez plus de 200,000 Sarrazins, ce qui arriva le 3e jour de may 799, feste de l'Invention de la saincte Croix, premier an de son empire, et 32. de son regne: en memoire et action de grace de cette victoire, cet Empereur fit à ses despens bastir l'eglise de Sainte Croix, qui est au pied de la montagne de Montmajour, et appellant tous les religieux de l'abbaye de St-Pierre, qui à cause des oppressions des Sarrazins, s'estoient fuis qui sça qui là pour sauver leur vie, donna des grands revenus à l'abbé, pour l'entretien d'iceux, et entra dans Arles, le 5 may, où il fut reçeu par l'archevesque Lupus, la noblesse et le reste des habitants : qui tous se confessoient autant ses obligez de les avoir empeschez de rechoir soubs l'esclavage des barbares que jadis les Grecs l'estoient à leur Hercule, apres qu'il eust suffoqué le lyon Nemean, l'hydre de Lernes, le sanglier d'Hérymanthe et purgé le monde de Diomède. La preuve de cette victoire est confirmée par Eginhardus, en la *Vie de Charlemagne,* et par l'inscription gravée sur une pierre de marbre en caratheres fort anciens, dans ladite eglise de Saincte Croix, où ces parolles se lisent avec facilité:

» *Noverint universi....* (l'inscription connue).

» L'inscription de ceste pierre estant si ancienne devroit estre une assez suffisante preuve de la vérité de cette histoire, bien que l'histoire de France ne l'aye marquée particulièrement. Il y a encores une autre preuve d'icelle dans les Archives du monastère de Nostre Dame de Grace au diocese de Carcassonne, où est dit que despuis l'an 790, que l'empereur Charlemagne faisoit bastir ce monastere, jusques au temps de ceste victoire : ce prince vainquit seize rois sarrazins qui ensemblement avoient une armée composée de 170,000 hommes de cheval et deux cens mille pietons, tous bien adroicts à la guerre, qui s'estoient campez par la Provence, le Languedoc et la Catalogne, tenans pour leur refuge les plus belles et fortes villes: car le roy Codube 2., neveu

d'autre Cordube, que le prince Charles Martel avoit chassé d'Arles, estoit venu camper à Montmajour, Cordes et Fontvielle, se disant Roy d'Arles, et mourut à une bataille pres de Carcassonne, l'an 790[1]. La mort duquel ne descampa pourtant ses gens des frontieres de Montmajour; le roy Athin estoit en Avignon, Matran à Narbonne, Galenian au Vivarez, Cohatinan à Orange, Corbin à Nice, Blablet à Givaudan, Eberinth à Uzes, Corban à Venisse ou Venasque[2], Finem à Laudeve, Tamarin à Magalonne, Danabut à Beziers, Garantus en Agde, Achilan à Taragonne, Satin à Barcelonne et Mahomet à Gironne: car Agolam leur grand empereur estoit dans l'Espagne...

» L'un des plus grands contentemens que l'Empereur Charlemagne receut dans Arles pendant une année qu'il y séjourna, estoit de contempler la situation de la ville et la beauté du saint cimetiere d'Alyscamp, qui estoit un exemplaire très-puissant pour confirmer les chrestiens en la foy de l'evangile: mesmes quand on l'asseuroit que ce cimetière avoit esté beny de la main de Jesus-Christ, qui s'estant appareu aux evesques qui le vouloient benir, luy mesme donna la benediction: que les morts y venoient dans leurs bierres sur le Rosne sans la conduite de personne et estans aux endroits d'iceluy s'arrestoient, sans aller ny en bas au fil de l'eau, ny contremont la rivière, comme estans attirez à cette terre pour y attendre la resurrection des morts, et en compagnie des saincts qui sont enterrez en iceluy aller comparoistre au dernier jugement en la valée de Josaphat: et surtout quand on l'asseuroit que son parent Sanson, pere du comte Gerard de Vienne, qui estoit mort à la bataille de Roncevaux, et ses neveus Willelme et Vesian, et plusieurs autres barons et chevaliers qui comme saints athletes estoient morts à la bataille de Montmajour, y estoient enterrez, pour lesquels il faisoit faire des continuelles prieres...

» Le concile d'Arles finy, et la ville remise en asseurance, l'Empereur partit pour aller aux Allemagnes, et laissa dans Arles Theodore son fils naturel pour duc et gouverneur de toute la Provence; que fut le lendemain de Pasques de l'année 801. »

[1] *Philomena* (Ciampi, p. 34) : « ... et fuit ibi mortuus rex *aralatensis.* »

[2] Lisez *à Nismes;* erreur résultant d'une mauvaise lecture de *Nemze,* et pareille à celle qu'ont commise Nostredame et le copiste du fragment du *Roman d'Arles* publié par M. Lieutaud. Voir ci-dessus, page 524, note sur la l. 600. Dans le *Philomena,* on lit (Ciampi, p. 27): « ... sextus *Corbinus* rex *nemausensis* »; (ms. de Londres): « lo .vj., qu'a nom Cobrin, es rey de Nimze. »

III

Je dois à l'obligeance de mon excellent collègue, M. Antoine Thomas, de pouvoir donner ici un opuscule latin dont la dernière partie paraît être le résumé d'un récit analogue à notre *Roman d'Arles*, mais dans lequel on avait fait entrer,— ce qui n'a pas eu lieu dans le *Roman d'Arles*, du moins tel que nous le possédons, — la deuxième chanson d'*Aliscans*, celle dont le véritable héros est Rainouart au Tinel. Les parties précédentes de cet opuscule sont: 1° un long récit emprunté au poëme sur saint Trophime (v. 1-274), ou du moins à la même source où a puisé l'auteur de ce poëme; 2° le chapitre XXVIII du Pseudo-Turpin (édit. de la *Société*, p. 53), transcrit littéralement; 3° la fin du chapitre XXIX du Pseudo-Turpin (*ibid.*, p. 55, l. 26, — p. 56, l. 7)[1]; 4° le récit du miracle raconté dans *Saint Trophime* (voir ci-dessus, p. 75) et dans la *Kaiserchronik*, mais avec de notables différences. Ces quatre parties, et la cinquième, dont j'ai parlé en premier lieu, se suivent sans interruption dans le ms. Je les distinguerai ici, pour la commodité du lecteur, en donnant à chacune un numéro d'ordre.

Le ms. d'où ce texte provient, et dont M. Thomas m'a communiqué une description détaillée, a dû être exécuté en 1360. C'est le ms. 965 du fonds palatin de la bibliothèque vaticane, lequel comprend, sans la table, 268 folios et se compose presque en entier d'ouvrages du célèbre dominicain Bernard Gui. Vers la fin sont des extraits de divers auteurs, qui ont pu être faits par le même personnage. Est-ce le cas du texte qui suit? Je ne me hasarderai point à l'affirmer. Ce texte occupe les feuillets 264 à 266, et il est le quarantième des articles dont le ms. se compose.

Qualiter et quotiens civitas Arelatensis, que est sita in comitatu Provincie, fuit acquisita per Christianos.

I. — Beatissima Martha, felix et carissima hospita Christi ac fidelis et dulcissima ejus discipula, congregatis apud Terasconem, instinctu divino, causa visitandi ecclesiam et consecrandi eam, quam nomine Christi et beate Marie ibi construxerat, tribus episcopis ex .lxxij bus. discipulis Jhesu Christi, Trophimo scilicet Arelatensi, Maximino Aquensi, Eutropio Auraisensi, et aliis pluribus viris religiosis et mulieribus, reconditis ibidem multis sacris et preciosis reliquiis, quas secum cum studio magno et labore de ultramare attulerat, predictam ecclesiam a

[1] Cf. *Saint Trophime*, vers 719-739 (ci-dessus, p. 73-75).

tribus episcopis prefatis fecit consecrari. Prelibata vero ecclesia ex more Ecclesie honorifice dedicata, supradicti sancti antistites, cum beata Martha et quibusdam aliis .iiij. episcopis de numero .lxxijorum. discipulorum Jhesu Christi, Marciali Lemovicenci, Sergeo Paulo Narbonensi, Sargio Tholosano, Frontone Petragoricensi, heroes omnes oraculo divino amoniti, apud Arelatensem urbem, quam egregius doctor Paulus apostolus ad fidem convertit, in loco qui dicitur Aliscampis, ubi beatus Trophemus, discipulus Apostoli Pauli et ab eodem in predicta urbe episcopus constitutus, quoddam oraculum in honorem Dei genitricis Marie contruxera(n)t, ad consecrationem cimiterii, in quo fidelium utrimque persone requiescunt in pace debeant sepeliri (*sic*), pariter convenerunt. Quod cum dominus Jhesus Christus per manus illorum .vij. antistitum divinitus consecrasset, corporalem presentiam in loco illo eis dignatus est exhibere, ita quod .vij. episcopi et omnes alii qui aderant cognoverunt eum, non interrogantes eum : « Tu qui es? » scientes quod Dominus est. Tunc dominus Jhesus, elevatis manibus, benedixit eis, una cum cimiterio in quo erant, et confortans eos et docens de regno suo, consecrationem ipsius cimiterii, quam, eo cooperante et auctoritatem eis impertiente, consummaverunt, approbavit et confirmavit ; et spiritalit[er] concessit et precepit ut nullus christiane fidei caractere insignitus et in ea usque in finem perseverans ab illius cimiterii sepultura unquam prohiberetur, ingens premium et grande meritum illis, qui in eo catholice requieverint, eternam vitam promittens, quique in communione Ecclesie decedentes illic catholice tumulati fuerint; nichilominus etiam illorum corpora ab illusione et vexatione demonum ille qui fidelis est in omnibus rebus suis spopondit esse tuta, et in ejus nomine nunquam in eorum monumentis immundi spiritus valeant habitare. Desiderant enim in sepulchris mortuorum manere, juxta illud Evangelii : « Exeunte Jesu de Naii, occurrit ei de monumentis homo in spiritu immundo qui habebat domicilium in monumentis. » Et preterea, ne corporum illorum materia tanquam figmento nobis organo maligni spiritus uterentur concessit, unde cum exeunt incorporei et invisibiles in forma corporali et visibili volunt aliquibus apparere. Ipse Sathan transfiguravit se in angelum lucis, quod dominus Deus occulto judicio facit aut promissu suo ita fieri sinit. Hiis itaque ad laudem et gloriam ac robur et munimen christiani nominis de Dei ineffabili bonitate peractis, unigenitus Dei filius, iterum benedicens illis et cimiterio suo et valedicens omnibus, ex oculis eorum evanuit, ad dextram consedens Majestatis in excelsis. Discipuli vero, divine visitationis et celestis muneris supra quam dici potest gratia jocundati, summe Trinitati, simplici Deo, de tantis beneficiis gratias exhibentes, in memoriam dominice visitationis et apparitionis, in loco ubi steterint pedes ejus et seipsum corporaliter

exhibuit, in honorem beate semperque virginis genetricis Dei Marie erexerunt de terra altare, juxta ritum Veteris Testamenti, verbi causa : «Altare de terra faciatis michi.» Et illud, debita solempnitate adhibita, cum summa devotione et reverentia, cum oratorio quod beatus Trophimus Effesinus, Arelatensis episcopus, ad ortum solis construxerat, caute consecraverunt episcopi, aree marmoree ad posteriorum memoriam greca elementa altius elevantes, que summatim omnia tangunt et recte intelligentibus manifestant. Et statim ipsum altare divinis obsequiis et officiis ordinare studuerunt. Et ipse beatus Trophimus Ephesinus sese, cum debitum carnis solverit, a fratribus suis sepeliendum precepit et affectuose rogavit. Hiisque omnibus rite peractis, omnes cum gaudio ad propria remearunt. Tunc defunctorum corpora amici eorum diversis aromatibus condiderunt ; alii murra, alii balsamo, alii sale diligenter perfuderunt. Multa corpora per ventrem trudebant et stercora eiciebant, et alii aromata non habentes sale condiebant ; alii feretrum ligneum ad ferendum ea aptabant, alii humeris, alii inter manus ferebant infirmos, alii vulneratos in scalis super colla sua portabant, alii alios ibidem sepeliebant, alii usque ad Galliam vel ad proprium locum deferebant, alius portabat alium quousque in putredinem dissolverentur et tunc sepeliebant ipsos. Inde visitandum est, juxta Arelatensem urbem, cimiterium defunctorum, quod dicitur Aliscampis, precibus et solitis elemosinis, ut moris est, pro defunctis orare, cujus longitudo et latitudo uno miliario constat. Tot et tanta vasa marmorea super terram sita in illo cimiterio nunquam possunt inveniri ; sunt etiam diversis operibus et latinis litteris insculpta et dictatu intelligibili antiqua ; quanto magis longe prospexeris, tanto magis longe sarcofagos videbis. In eodem cimiterio septem ecclesie habentur, in quarum qualibet si quis presbiter eucaristiam pro defunctis confecerit, vel laycus sacerdoti devote celebrare fecerit, vel psalterium clericus legerit, vel ibi sepultus fuerit, veraciter tres illos sanctos defunctos qui ibi jacent sue salvationis adjutores in novissima die coram Deo habebit. Multa corpora sanctorum, martyrum et confessorum ac virginum ibi requiescunt, quorum anime in paradisi sedibus congaudent. Eorum namque commemoratio post octavas Pasche feria .ij^{a}. ex more celebratur.

II. — Et erant tunc temporis bina cimiteria sacrosancta celeberrima precipua, alterum apud Burdegalam, alterum apud Arelatem in Aliscampis, quod per manus septem antistitum sanctorum Maximini Aquensis, Trophimi Arelatensis, Pauli Narbonensis, Saturnini Tholosani, Frontonis Petragoricensis, Martialis Lemovicensis, Eutropii Xanctonensis Dominus consecravit. In quibus maxima pars illorum sepelitur. Et illi qui acie Montisgasini gladiis intacti(s) obierunt in hiis cimiteriis, aromatibus peruncti, sepeliuntur.

III. — Post vero ego Turpinus, Remensis archiepiscopus, et Karolus, cum quibusdam exercitibus nostris, a Blavio discedentes et per Gasconiam et Tholosam tendentes, Arelatem perreximus. Ibi [in]venimus Burgundioni humanitus[1] qui a nobis in Hastavalle discesserant et per Tholosam et Morlanum venerant cum mortuis suis, vulneratis, equis multatis bigisque secum adduxerant, ad sepeliendum eos in cimiterio de Aliscampis; in quo cimiterio tunc per manus beatas sepulture redduntur Stulcus, comes Lingonensis, et Salomon et Sulison, duces Burgondienses, et Arnaldus de Burlanda, et Albaricus Burgundionus, et Sturnitus, Ato, et Streditus, Jornis, et Bernardus de Nubis, Berengarius et Naaman, dux Boyonie, cum decem milibus aliorum. Constantinus vero, prefectus urbis Rome, per mare delatus cum aliis multis Romanis Apuleis sepelitur; pro quorum quoque animabus .xij. milia uncias argenteas totidemque talenta argentea Karolus apud Arelatem egenis dedit.

IV. — Cum Karolus civitatem Arelatensem, quam tunc temporis Sarraceni tenebant, obsedisset, cum exercitu infinito, precibus ipsius Caroli, dominus Jhesus una nocte innumerabilia sepulchrorum milia ex marmore et alio genere vario diversis lapidibus miraculose operatus est, ad opus illorum qui, in obsidione illa, a Sarracenis, pro nomine suo, in illo loco vel quocumque alio, interficiendi erant. Sed dominus Jesus, pia intercessione Karoli, sentencia sua in melius misericorditer commutata, tunc in expeditione illa gladio morituros, corporum et animarum in eorum auxilio angelorum dissolutione facta, sicut continget in secundo adventu Domini, cum illi qui residui erunt rapientur ab angelis Christo in aera, ita beatificantur quod spiritus ad gloriam et regnum suum per manus angelorum suorum simul transtulerit et eorum corpora supradictis sepulcris honorifice ad laudem et gloriam nominis sui collocav[er]it. Quo miraculo peracto, Karolus, cum desiderio sui exercitus, pugnavit cum Sarracenis, et, eis devictis, civitatem cepit et eam Christianis tradidit.

V.— Item[2] Sarraceni de ultra mare et citra non multum post ceperunt civitatem Arelatensem, et eam de suis munierunt. Iterum venit Karolus de Gallia et expulit viriliter Saracenos, et retinuit civitatem[3] cum suis.

[1] *Sic.* Il faudrait *Burgundionum exercitus.* Tout cet extrait du Pseudo-Turpin est plein de fautes, dont je ne relève que celle-ci, le lecteur pouvant le comparer au passage correspondant, rapporté plus haut, p. 73, n. 2, de l'édition Castets.

[2] *Sic.* Corr. *Iterum ?*

[3] En marge: 1a *captio Arelatis.*

Iterum invaluerunt Sarraceni et hostiliter ceperunt civitatem et munierunt eam[1].

Iterum tertio venit Karolus, et manu forti recuperavit civitatem[2] et tenuit ad vitam suam. Post mortem vero Karoli, iterum Sarraceni pugnaverunt contra civitatem et violenter recuperaverunt eam, et tenuerunt eam usque ad tempora Vasiani; et post parvo tempore Vasianus, congregato exercitu, venit Arelatem et pugnavit in campo cum quibusdam regibus Sarracenorum, qui venerant de partibus ultramarinis et cum quibusdam aliis terre citramarine. Tandem judicio divino interiit Vasianus in Aliscampis et fere omnes socii ejus, quo audito per Guischardum, fratrem ejus[dem] Vasiani, qui interfuit bello, beatus Guillelmus congregavit exercitum fortem nimis, et venit Arelatem et pugnavit contra predictos Sarracenos in Aliscampis; et contigit quod omnis exercitus ejus et omnes barones sui fuerunt interfecti aut capti, ita quod solus ad Aura[s]icam, civitatem suam, unde venerat, fugit. Tandem ivit ad Ludovicum, filium Karoli, apud Lugdunum, et vix quarto impetrato ab eo exercitu, venit in Aliscampis cum Raynoardo de Truello[3] et multis aliis pugnatoribus, bellum conflixit cum regibus et principibus Sarracenorum et triumphavit de omnibus, ita quod Bertrandum, comitem Pala(s)tinum, et Guischardum, fratrem ejus, et alios qui capti erant ab eis recuperavit, et hoc precipue per virtutem Raynoardi de Truello, qui fregit naves et galeas eorum. Et exinde cepit civitatem[4] et reddidit eam Christianis. Et postea non fuit capta civitas a Sarracenis, et omnes mortui christiani in Aliscampis in conflictu illo sepulture traditi fuerunt, ad quam nos perducat. Amen.

[1] En marge: 2a *captio ejusdem*.

[2] En marge : 3o *capitur Arelas*.

[3] On remarquera cette altération du surnom de Rainouart *au Tinel*. L'auteur, dans ce dernier mot, lu par lui *truel*, voyait sans doute un nom de lieu, et peut-être l'identifiait-il avec *la Trouille* (*Truelha*). Cf. ci-dessus, p. 56, n. sur 576.

[4] En marge: 4o *capitur Arelas civitas*.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

P. 45, entre les lignes 7 et 8, une erreur de mise en pages a fait omettre la note suivante, à laquelle renvoie la table des noms, p. 67, au mot *Azeva:*

13. « Azeva. » Cette forme (aussi *Adeva*) se rencontre ailleurs. Voy. les *Denkmaeler* de M. Suchier, pp. 470 et 572, et cf. *Azais* = *Aix* (Aix-en-Provence), forme qui résulte de l'agglutination au nom de la préposition *az (= ad)*.

P. 53, l. 6, lis. *Vespasianus*.

P. 54, l. 10 du bas, lis. 49 au lieu de 513.

P. 55, note 1 au bas de la page, ajouter : De ce vers du Roland on peut encore rapprocher celui-ci de *Foulque de Candie* (édition Tarbé, p. xxxj) :

Fille de l'amirant qui tient le vox (*corr.* val ?) de Bire,

et un passage de l'office de Girone où il est question du « Val de Pire », en même temps que du Roussillon et d'un lieu appelé Sa Clusa, mentionné aussi dans *Philomena* (Ciampi, p. 51), sous la forme *La Clusa*. Voy. Gaston Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 280.

TABLE DES MATIÈRES



Montpellier. — Imprimerie centrale du Midi. (Hamelin Frères.)

